

# SOLARIS

Science-fiction et fantastique

## Le volet en ligne

161 *Lectures (bis)*  
M. Arès, J. Champetier,  
P.-A. Côté, N. Spehner,  
J.-L. Trudel, E. Vonarburg

177 *Sur les rayons de l'imaginaire*  
et *Écrits sur l'imaginaire*  
P. Raud et N. Spehner

191 *Sci-néma*  
C. Sauvé

N° 180

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE  
DES LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE

Gratuit



## Abonnez-vous !

Abonnement (toutes taxes incluses) :

Québec : 30,00 \$ (26,33 + TPS + TVQ)

Canada : 30,00 \$ (28,58 + TPS)

États-Unis : 30,00 \$US

Europe (surface) : 35 €

Europe (avion) : 38 €

Autre (surface) : 46 \$CAN

Autre (avion) : 52 \$CAN

Nous acceptons les chèques et mandats en **dollars canadiens**, **américains** et en **euros** seulement.

On peut aussi payer par Internet avec **Visa** ou **Mastercard**.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-solaris.com>

Par la poste, une seule adresse :

**Solaris, 120 Côte du Passage, Lévis (Québec) Canada G6V 5S9**

Courriel :  
[solaris@revue-solaris.com](mailto:solaris@revue-solaris.com)

Téléphone :  
**(418) 837-2098**

Fax :  
**(418) 523-6228**

Nom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Courriel ou téléphone : \_\_\_\_\_

Veuillez commencer mon abonnement avec le numéro :

**Solaris** est une revue publiée quatre fois par année par les Publications bénévoles des littératures de l'imaginaire du Québec. Fondée en 1974 par Norbert Spehner, **Solaris** est la première revue de science-fiction et de fantastique en français en Amérique du Nord.

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 180 de la revue **Solaris**. Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 180 de **Solaris** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : octobre 2011

© **Solaris** et les auteurs

# Lectures (bis)

Roland C. Wagner

## **Rêves de Gloire**

Nantes, L'Atalante (La dentelle du cygne), 2011, 697 pages.

Qu'il s'agisse d'une uchronie dont la principale divergence originaire est l'assassinat de Charles de Gaulle en 1960 est peut-être l'aspect le moins intéressant de cet ouvrage. Roland Wagner signe une fresque monumentale qui tient tout à la fois de l'utopie, du roman historique, de la SF uchronique (du *vinylpunk*?) et de la réflexion sur l'histoire personnelle de l'auteur. Et, avec tout ça, **Rêves de gloire** se lit d'une traite, l'auteur ayant depuis longtemps maîtrisé l'art de ficeler une scène sans mots inutiles, percutante ou émouvante au besoin, et de la conclure avec une phrase coup de poing ou une chute inattendue.

Le principal effet de la mort prématurée du général de Gaulle, c'est de permettre la survie d'un reliquat de l'Algérie française : des enclaves portuaires qui se réduisent en définitive à l'Algérois centré sur la ville d'Alger. Le récit démarre vraiment quand l'ancienne casbah vidée de ses habitants commence à accueillir les premiers « vautriens », des jeunes épris de liberté, d'amour, de musique et d'acide (le LSD de Timothy Leary porte le nom de Gloire, d'où le titre) qui ont fui une France répressive.

Les années soixante ne sont pas si différentes, après tout, même si le président Kennedy a survécu à sa tentative d'assassinat, et même si Albert Camus est encore vivant, lui aussi, écrivain national de l'Algérois.

Les choses se corsent au milieu des années soixante-dix. En France, une dictature militariste de droite a pris le pouvoir à la faveur d'un coup d'État à la Pinochet. Il va naître de la contestation montante en Algérois une insurrection pacifique qui va donner son indépendance à la Commune d'Alger pendant quelques décennies. Mais cette histoire différente de la nôtre dépend de nombreux points tournants (le coup de force soviétique de 1956 en Hongrie a échoué, tandis que l'opération de Suez des Anglais et des Français quelques semaines plus tard a réussi, poussant les Soviétiques à investir beaucoup plus de moyens dans la conquête de l'espace, si bien qu'ils manquent coiffer au poteau la NASA en 1969) et il subsiste de nombreux points obscurs – de l'identité d'un apôtre français de la non-violence dans l'arrière-pays algérien juste avant l'accord de paix avec la France à l'existence (ou non) du fabuleux trésor de guerre du FLN.

C'est l'élucidation de ces mystères qui retient l'attention du lecteur aux prises avec une narration à plusieurs voix. La principale qui se détache

est celle d'un fan de disques vinyle qui a grandi dans la Commune indépendante, qui est l'héritier sans le savoir de quelques secrets du passé et qui se lance sur la piste d'un quarante-cinq tours introuvable qui semble porter malheur.

Le choix de l'auteur d'être avare de noms propres et de s'amuser à brouiller les cartes en multipliant les personnages peut engendrer la frustration, mais cette décision fait aussi de son texte une œuvre chorale dont les voix assez indifférenciées finissent par se confondre et s'unir comme si c'était la matière même de l'uchronie qui s'exprimait de cette manière symphonique. On s'intéresse par conséquent plus à la trame de la tapisserie qu'aux intrigues qui lui servent de motifs. (Si Wagner tenait à ce qu'on saisisse tous les tenants et aboutissants de l'histoire, il n'avait qu'à se montrer plus explicite.)

Quelques thèmes ressortent. Il y a la possibilité de l'utopie réalisée, incarnée par cette Commune d'Alger obtenue presque sans violence, même si elle semble promise à un sort presque aussi funeste que celui du « rêve enclavé » d'Ayerdhal dans **Parleur** (1997). Il y a l'invention d'une épopée musicale francophone en terre algéroise qui n'a jamais eu lieu, mais dont les péripéties sont racontées avec tendresse et un brin de folie. Et il y a l'espoir de changer le monde, qui animait les « vautriens » de la casbah et leurs successeurs.

L'uchronie peut cacher un roman historique – **La Constellation du lynx** (2010) de Louis Hamelin –, ou une thèse politique – **L'Histoire de la République de Québec** (2006)

de Denis Monière. Ici, Wagner signe un *acid dream* optimiste qui nous plonge dans un rêve dont on ne voudrait pas ressortir.

Jean-Louis TRUDEL



L'uchronie (ou encore « univers divergents ») a la cote en France. On est habitué aux Héliot, Bordage et autres Mauméjean (pour n'en citer que trois !), mais voilà que s'y met un auteur auquel on ne s'attendait pas, connu surtout pour ses nouvelles et son hilarante et excellente série *Les Futurs Mystères de Paris*. À vrai dire, Roland Wagner avait déjà commis une uchronie, *H.P.L. (1890-1991)*, où Lovecraft vit jusqu'à cent dix ans, ce qui lui permet des échanges mouvementés avec P. K. Dick et R. Heinlein. Avec **Rêves de Gloire**, Wagner explore plutôt la mythologie française, si l'on peut dire : le début des années soixante, le moment où

la France a vraiment cessé d'être un empire colonial en quittant l'Algérie.

Le général De Gaulle meurt en 1960 dans un attentat. La France bascule alors dans une instabilité politique croissante qui la pousse vers un régime autoritaire, voire dictatorial, soutenu par les militaires. On met fin à la guerre d'Algérie en lui donnant son indépendance tout en gardant trois enclaves. La première (Bougie) est rétrocédée six mois plus tard. La seconde (Oran) est également rendue, servant de contre-feu, car on espère garder l'Algérois, essentiellement la ville d'Algers. La divergence initiale menant à cet univers parallèle est cependant plus internationale : les Américains et les Russes étaient nez à nez dans la course à l'espace, le module des Russes s'est écrasé sur la face cachée de la Lune, on a cru les Américains arrivés en premier ; les Russes se sont alors lancés dans la conquête de Mars, se détournant quelque peu de leur soutien aux mouvements de libération de gauche (dont le FLN algérien, ce qui change la donne en Algérie) et, dans le présent début de XXI<sup>e</sup> siècle du narrateur, l'URSS existe toujours.

C'est sur ce fond solide que se déroule **Rêves de Gloire**. Mais si le titre évoque irrésistiblement la nostalgie impérialiste encore bien vivante en France, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Roland Wagner refait non seulement l'Histoire, mais aussi la « petite » histoire (aussi importante, sinon parfois plus), l'histoire *culturelle*.

En effet, toute une jeunesse rebelle qui se sait destinée au casse-

pipe algérien par le service militaire obligatoire non seulement déserte, mais se trouve aussi poussée, voire déportée par le gouvernement « aux colonies », i. e. dans les enclaves françaises et, lorsque celles-ci sont rendues à l'Algérie, dans l'Algérois. Cette jeunesse-là, désignée par le terme « vautriens » (des vauriens qui se vautrent...) a connu son Woodstock à Biarritz, et Tim(othy) Leary l'a nourrie de « gloire », la drogue qu'il a apportée avec lui d'Amérique. Et elle aime, écoute et produit de la musique, beaucoup de musique. Sa concentration forcée en Algérois va produire une explosion de « sexe, drogue & rock'n'roll » qui nous est familière, mais transposée avec brio dans des lieux et surtout dans une culture qui ne l'est pas – surtout de ce côté-ci de l'Atlantique.

Ayant parfaitement assimilé la leçon de Dick dans **Le Maître du Haut Château**, Wagner nous présente son univers divergent par le petit bout de la lorgnette, vu par des gens ordinaires : vautriens et vautriennes, idéalistes pragmatiques et communautaires (la révélation majeure de la gloire, c'est qu'il n'y a pas de Dieu), trouffions plus ou moins paumés, combattants de la liberté algériens, militaires français purs et durs, pieds-noirs expatriés, harkis, musulmans, chrétiens, juifs, toute la faune bigarrée qui se presse à Algiers, surtout lorsque celle-ci devient la dernière enclave française où s'est déversée la population qui n'a pas pu ou voulu retourner dans la métropole. Des noms et des prénoms flottent ici et là, mais tous les personnages sont les narrateurs anonymes



de leur propre petit morceau d'histoire et, ce qui est admirable, c'est qu'en général on ne se perd pas dans ces voix entremêlées, qui sont chacune assez caractéristique.

On ne se perd pas non plus – pas trop – dans la trame temporelle, un long retour en arrière structuré par un souple va-et-vient entre divers moments illustrant la marche à l'indépendance de l'Algérie, d'une part, puis le déclenchement de la sécession de l'Algérois, qui va devenir une Commune libre – dans la foulée du mouvement vautreien. Le tout est en effet scandé par la musique psychodélique présentée en notes musicographiques où l'on voit passer des noms connus et inconnus (Johnny Hallyday est mort jeune dans un attentat en Algérie, son principal guitariste est un noir antillais à la Jimi Hendrix, Dieudonné Lavolette, les musiciens des Silver Beetles sont devenus des accompagnateurs de studio...), assurant ainsi le vacillement entre les réalités qui est le plaisir et le défi propres à l'uchronie.

« Rêves de Gloire », en effet, est le titre d'un disque vinyle hyper rare des Glorieux Fellaghas, groupe mythique de la musique psychodélique, et le narrateur principal est un maniaque collectionneur et revendeur de disques. On assiste par bribes à la création de celui-ci, au confluent de plusieurs des narrateurs anonymes, mais l'important, c'est que quelqu'un recherche ce disque et en tue les propriétaires. C'est la trame pseudo-policrière – très lâche – qui anime le roman.

Il y aurait encore bien des détails à relever dans ce roman riche et com-

plexe – par exemple, la révolution informatique et le P2P y existent, et Wagner a inventé des termes « alternatifs » (« un clic sur le mulot » par exemple, qui rend à nos « souris » leur charge de bizarrerie comique, ou les « minifiles »). On pourrait aussi évoquer l'aspect autobiographique, à la fois réel – Wagner est connu dans le milieu SF français comme musicien et grand fumeur –, et fantasmé : il est né à Bab El Oued, en Algérie donc, mais en 1960 ; les références soixante-huitardes n'en sont donc pas de directes pour lui même s'il rend très bien le grand souffle libertaire et communautaire de ces années-là. Et enfin la mise en abyme du roman, puisque dans les deux brèves scènes cadres, au début et à la fin, on rencontre rien moins qu'Albert Camus, lequel ne s'est pas emplatanté sur une route de l'Yonne en 1960, et projette d'écrire... une uchronie sur l'histoire de l'Algérie.

On aura compris qu'il s'agit là d'un grand roman, certainement le meilleur de Roland Wagner. On peut cependant se demander ce que des lecteurs québécois pourraient en tirer, fussent-ils amateurs de musique rock & pop et au courant de l'histoire européenne de la deuxième moitié du siècle dernier. Mais de fait, peut-être y a-t-il là pour nous un intérêt supplémentaire : le tableau d'une dynamique sociale et politique irriguée par une nouvelle vision du monde, des idées généreuses qui font leur chemin dans toute une génération pour aboutir enfin à une indépendance conquise dans l'enthousiasme collectif, et pacifiquement.

Chaque lecteur nourrit ses propres  
uchronies nostalgiques.

Élisabeth VONARBURG

John Ajvide Lindqvist

**Laisse-moi entrer**

Paris, Milady (Poche terreur), 2011,  
606 p.

Le thème des vampires se révèle surexploité ces temps-ci. Après la vague de sorciers se battant contre les forces du mal, on a droit à celle des vampires, plus ou moins originale dans son approche. Les œuvres que cette vague a engendrées ne s'avèrent pas toutes de valeur égale, mais il m'apparaît important de souligner une publication marquante dans le genre qui, loin de simplement s'inscrire dans une mouvance en particulier, préfère s'en détacher, abolir les règles instituées pour mieux bâtir par la suite. Ou mieux détruire, peut-être.

Le roman *Laisse-moi entrer* du Suédois John Ajvide Lindqvist a été publié au bon moment. Alors que nos chères têtes blondes s'abreuvaient aux fantasmes de la série *Twilight*, une œuvre étrangère surfant sur les mêmes thèmes tentait de se tailler une place de choix parmi la littérature de genre. Pari à moitié réussi. Je me fais l'avocat du diable l'espace de quelques instants en affirmant que la faute revient aux éditeurs.

Le roman de Lindqvist demeure inclassable. Les éléments que l'on retrouve habituellement dans un thriller sont totalement absents de cette œuvre-ci, tout comme ce qui devrait relever du fantastique. Il s'agit ici plus d'une œuvre réaliste

dont l'aspect fantastique relié aux vampires n'est semé qu'à petites doses afin d'ancrer le roman dans une réalité quotidienne proche de celle que nous vivons. Alors que le domaine de l'édition littéraire fourmille de classifications en tous genres, les éditeurs ont tenté leur chance en apposant une étiquette précise à ce livre qui, contre toute attente, semble s'en détacher.

De mon point de vue, *Laisse-moi entrer* relève autant de la littérature de genre que de celle dite générale. Oui, il s'agit bien d'une histoire de vampires. Mais au-delà de la simple représentation ordinaire que l'on peut se faire d'une telle créature, Lindqvist choisit plutôt de montrer la cruauté de notre monde. L'image des vampires renvoie alors aux différents travers de notre société, au passage trop précipité de l'enfance vers la vie adulte, à la violence perpétrée par un monde qui banalise tout, en n'épargnant personne. Une critique sociale acerbe et juste.



Pour avoir adoré l'adaptation cinématographique que le réalisateur Tomas Alfredson a tirée du roman, je me rends compte que Lindqvist, qui en a signé le scénario, a réalisé un formidable travail d'épuration. Peut-être n'étais-je pas préparé à recevoir une gifle aussi foudroyante, l'auteur se jouant d'un effet-miroir en nous balançant en plein visage les horreurs que peut perpétrer notre société baignant dans une violence extrême.

Ce roman prend pourtant tout le contre-pied d'un thriller ordinaire. On ne se demande pas un seul instant ce qui se passera. Au lieu de susciter nombre de questions, le personnage principal, Eli, les étouffe en dévoilant tout de suite ce qu'il est. Et si on ajoute à cela que l'on peut facilement le comparer à une planche de contre-plaqué, on finit par se demander de quelle façon aboutira le livre.

Le lecteur n'est qu'observateur dans une histoire où il aimerait être acteur. Et le style de l'auteur (ou peut-être est-ce la traduction), ne s'avère pas des plus convaincants : aussi fade qu'un repas de cafétéria, la petite dose d'hémoglobine ne relève en rien le goût d'une sauce qui ne prend pas. Quant aux dialogues, ils semblent tous plus inutiles les uns que les autres, les personnages ne finissant que rarement leurs phrases. Sans parler des fois où ils partent carrément sur des sujets sans rapport, nous mêlant dans la lecture par manque de fluidité.

On ne peut par contre passer sous silence la descente aux enfers particulièrement réussie d'un des personnages principaux. Probablement le meilleur moment de lecture de ce

roman, l'instant où je suis resté le plus attentif, ne feuilletant pas plus loin pour savoir combien de pages il me restait encore à lire avant la fin du supplice. Hélas, cette portion de l'histoire arrive beaucoup trop tard, soit après un ennui de près de quatre cents pages. Rares seront les lecteurs qui passeront outre le style peu entraînant de l'auteur et se rendront jusqu'à la toute fin qui, elle, mérite véritablement d'être lue.

J'aurais voulu aimer *Laisse-moi entrer*. Sincèrement. Certes, l'œuvre de Lindqvist trouvera son public, dont je ne fais malheureusement pas partie. En présentant une vision tout à fait nouvelle du vampire, le roman aurait pu s'avérer être une œuvre beaucoup plus intéressante. Mais, servie par un style sans saveur, le récit ne lève pas du tout. Trop de personnages, trop de descriptions inutiles et un scénario trop éparpillé.

La virulente critique sociale au centre de cette histoire ne méritait pas un tel désastre. Dommage.

Mathieu ARÈS

Roger Bozzetto

### **Les Univers des fantastiques : dérives et hybridations**

Aix-en-Provence, P.U. de Provence (Regards sur le fantastique), 2011, 206 p.

N. Vas-Deyres et L. Guillaud (dir.)

### **L'Imaginaire du temps dans le fantastique et la science-fiction**

Bordeaux, P.U. de Bordeaux (Eidôlon), 2011, 292 p.

Il fut un temps où les Anglo-Saxons damaient le pion aux Français dans le domaine des études sur les genres





de l'imaginaire. Mais depuis quelques années, les chercheurs français ont repris du poil de la bête et il se publie de plus en plus d'ouvrages théoriques, d'études historiques et thématiques sur le fantastique et la science-fiction, grâce aux efforts soutenus de penseurs avisés et passionnés comme, entre autres, Lauric Guillaud ou Roger Bozzetto.

Notre collègue Roger Bozzetto s'affirme, ouvrage après ouvrage, article après article, comme le théoricien incontournable des genres de l'imaginaire, avec à son actif plus d'une dizaine de livres et de collaborations. Dans **Les Univers des fantastiques**, son dernier opus, certains chapitres sont des réécritures d'articles et/ou interventions dans les colloques, auparavant publiés. La thèse centrale de l'ouvrage : « les formes qui rendent compte des rapports de l'imaginaire comme de l'inimaginable ont évolué. Les frontières entre les genres sont bouleversées, devenues poreuses. Elles s'hybrident, sont en dérive, en perte de sens. » Il va donc montrer comment les textes et les thèmes

étudiés posent un regard différent sur les transformations de ces paysages culturels neufs et sur les problèmes qui en découlent.

Difficile d'entrer dans le détail de cet ouvrage foisonnant, toujours écrit dans une langue limpide et accessible, mais on peut mentionner les principaux auteurs et thèmes abordés dans son analyse : l'invisible et l'indicible de la mort et l'immortalité, l'immortalité de la science-fiction, André Pieyre de Mandiargues, Tomaso Landolfi, Graham Masterton, Haruki Murakami, Yoko Ogawa, Maurice Renard, Théophile Gautier, Ballard et j'en passe. Bozzetto aborde les principales facettes de l'imaginaire, de la fantasy à la SF en passant par le fantastique. Une occasion de plus pour réfléchir sur vos genres favoris et, pourquoi pas, trouver de nouvelles pistes de lecture, découvrir de nouveaux auteurs comme ces écrivains japonais que je ne connaissais pas !

**L'Imaginaire du temps dans le fantastique et la science-fiction** est une compilation de plus de vingt



articles thématiques compilés par Natacha Vas-Deyres et Lauric Guillaud. Si les sujets abordés sont familiers aux fans de SF et de fantastique, il en va autrement pour ce qui est du niveau académique des textes pas toujours faciles d'accès.

Le livre est composé de quatre grands axes thématiques : le temps protéiforme, multidirectionnel, subjectif de la science-fiction ; l'imaginaire du temps dans le fantastique : transgression, résurgences, hantises ; le temps fantastique et science-fiction à l'écran ; le temps du mythe, temps cyclique, mondes perdus et passé réel.

À signaler pour les amateurs québécois : dans la deuxième partie, Simone Grossman (Université Bar Ilan, Israël) signe un texte intitulé « Transgression temporelle et réécriture dans le fantastique québécois de la postmodernité », dans lequel il est question des écrits d'André Berthiaume, de Daniel Sernine et d'André Carpentier.

Un ouvrage foisonnant où les auteurs de divers horizons abordent les œuvres de Philip K. Dick, H. P. Lovecraft, Jorge Luis Borges, Dino Buzzati, Wilkie Collins, Mary Elizabeth Braddon, Montague Rhode James (bizarrement orthographié *Montagu*... quid ?), Edgar Allan Poe et de nombreux autres parfois moins connus. Une occasion de réfléchir sur « le dynamisme créatif infini des littératures et du cinéma de l'imaginaire » et sur le temps « au cœur de l'individu, de sa subjectivité, de la compréhension de son identité, et de sa mémoire, de son rapport au monde physique ».

Norbert SPEHNER

Jacques Barbéri

### Le Landau du rat

Clamart, La Volte, 2011, 377 p.

On pose souvent la question : « Y a-t-il une spécificité nationale dans les genres – et en particulier dans la science-fiction ? » Et la réponse est « oui, en gros », car en dernier ressort, la relation entre un écrivain – être idiosyncratique par excellence – et son milieu, famille, classe, ou pays, est en général des plus complexes, et toute généralisation serait abusive. « École » est une étiquette le plus souvent rétroactive. Il y a des mouvances, il y a des courants, il y a des modes, même, certains s'y rattachent selon une géométrie variable dans le temps et certains... les créent : ainsi les auteurs romantiques ou les surréalistes, ou, dans notre domaine, les *cyberpunks*. À notre époque où il faut savoir se coller une marque commerciale pour apparaître sur le radar du public, les « mouvements » ont tendances à se déclarer tels plus rapidement, c'est tout. Ils sont aussi plus rapidement biodégradables (peut-être y a-t-il un lien entre ces deux faits...)

Lorsqu'on va sur la page web de Jacques Barbéri, on tombe en entrée sur une petite photo en noir et blanc, sans commentaire, de cinq jeunes gens plus ou moins souriants, barbus et chevelus, qu'on peut situer dans les années quatre-vingt. Seuls les (beaucoup) plus de vingt ans, et surtout hors de France, peuvent y reconnaître les auteurs Emmanuel Jouanne et Francis Berthelot, ou encore Jean-Pierre Vernay, les autres (Lionel Evard, Frédéric Serva) étant restés pas mal à l'arrière-plan de la



SF française. Ce sont les fondateurs du mouvement « Limite » dont était Jacques Barbéri (aussi sur la photo). Je pourrais signaler qu'Antoine Volodine s'y est également rattaché. À qui ce nom dira-t-il quelque chose ? À des lecteurs qui nagent dans les toujours intéressantes marges où littérature dite générale et littérature dite de genre(s) fricotent ensemble sans jamais le dire bien haut.

Ce qui est le cas du **Landau du rat**, dans le paratexte codé duquel seuls les initiés comprendront en filigrane qu'il s'agit... eh bien, de quoi, exactement ? On y parle de l'obsession du temps et de la mémoire, de « l'humour de l'absurde et du désespoir », il y a en postface un article de l'universitaire (québécoise, au fait) Christiane Mélançon... mais la préface est de Francis Berthelot. Pour ceux à qui ce nom ne dirait rien, on apparente l'univers de Barbéri à ceux de P. K. Dick et de J. G. Ballard. Voilà, pourrait-on dire, une spécificité nationale ?

Il y a en effet tout un courant de la SF française qui se réfère presque systématiquement à ces deux auteurs,

avec qui il s'est trouvé plus en résonance qu'avec, disons, Heinlein ou Asimov. La raison en est sans doute que, par leur questionnement du réel, Dick et Ballard rejoignent le surréalisme, entre autres (un mouvement international, mais où le Français André Breton s'est attribué un rôle de premier plan) et qu'ils semblent tous deux fascinés par les excroissances proliférantes d'un imaginaire en délire plus ou moins prisonnier d'une chair difficile à vivre (un auteur qui se rattacherait à cette « mouvance » serait Serge Brussolo, qui a précédé le groupe Limite et n'y a jamais appartenu). Qu'on en juge par le résumé de quelques-uns de ces textes : « Dans des abris anti-atomiques transformés en ruches à homoncles, de gigantesques femelles aux corps flasques pondent des milliers d'œufs. Des hommes-bouteilles jetés à la mer viennent se fracasser contre les rochers... des oiseaux au sang bouillonnant explosent en plein ciel... des radeaux-bars flottent sur des lacs de mercure... les symbiotes sirthiens sont prêts à vous étouffer pour ingérer un peu de crasse... sur Overmonde, presque tous les habitants sont des cadavres... »

Alléchant, pourra-t-on dire, pour peu qu'on apprécie le surréalisme et ses images d'un réel fracassé de poésie, et qu'on n'attende pas d'un texte qu'il raconte une histoire un peu cohérente. Deux fonctions que remplissent parfaitement les vingt-neuf nouvelles de ce recueil.

Les longues nouvelles de ce long recueil. Et là réside pour moi le principal problème (je ne dis pas

nécessairement défaut) de celui-ci, côté réception. Trop, c'est trop. Le réel fracassé s'accommode mal de l'incohérence narrative systématique, surtout sur de longues distances. Cela tient entre autres à une particularité de la lecture comme telle : elle a besoin de contrastes pour assurer et maintenir une bonne perception, que ce soit au plan de la phrase ou de la narration ; or on se noie ici dans le déluge continu des images et des situations et on y devient rapidement insensible.

Par ailleurs, la capacité mentale à basculer en régime nocturne, onirique (« absurde, irrationnel ») des images, ou du moins de l'enfilade de ces images tenant lieu de narration, alors qu'on est dans le régime tout de même diurne (à dominante « rationnelle ») de la lecture a des... limites. Comme pour la poésie (un des amours déclarés de Barbéri), on peut s'abandonner à l'effet coup-de-poing, au court-circuit mental illuminant, dans des textes plus ou moins brefs selon le seuil de tolérance des uns et des autres. Mais sur dix, quinze, vingt ou trente pages ? Le lectorat possible rétrécit de manière considérable. Et quand on a plus de trois cents pages sur ce mode, même en lisant à petites doses, l'effet « bouillie » devient hélas prépondérant.

À défaut donc d'un plaisir de lecture limité (décidément...) à des phrases plus fulgurantes ici et là, on a au moins les parenthèses encadrant le texte : l'excellente préface de Francis Berthelot (qui parle en connaissance de cause ; mais lui a très vite su faire la paix avec le narratif...) et l'essai conséquent de

Christiane Mélançon. Ces deux modes d'emploi permettent de mieux apprécier les « intentions » de l'auteur. Un texte, objectera-t-on, ne devrait-il pas parler de lui-même ? De fait, celui-ci *parle*. Beaucoup. Ce qu'il a à *dire*, et surtout à *qui* d'autre que l'auteur, cependant... La question reste posée.

Élisabeth VONARBURG

Greg Bear

### **La Cité à la fin des temps**

Paris, Bragelonne (Science-fiction), 2011, 477 p.

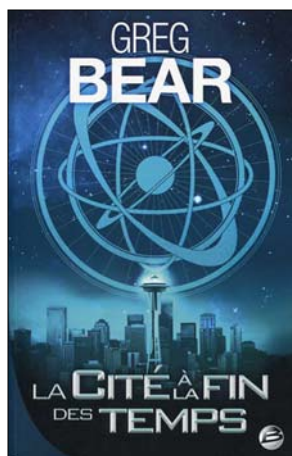
Le verdict est implacable : nous sommes mieux d'en rester là. C'est la troisième ou quatrième danse que Greg Bear et moi nous nous accordons, et il faut se rendre à l'évidence : nos goûts divergent trop pour que nous nous entendions. Contentons-nous de rester amis. Quoique...

Bear constitue l'une des figures incontournables de la *hard science*, aux côtés d'autres canons comme David Brin ou Gregory Benford (avec qui, d'ailleurs, il avait été retenu par la succession d'Asimov pour écrire une suite à **Fondation**). De Bear, j'avais lu notamment **La Musique du sang**, roman souvent cité comme un exemple d'histoire mettant en scène une forme de nanobots envahisseurs. Si **La Musique du sang** commençait très bien et constituait un *page turner*, la fin sombrait dans une pseudoscience tellement tirée par les cheveux que j'avais jeté le bouquin par la fenêtre (avant de me rappeler que je l'avais emprunté à la bibliothèque...). Comme j'avais par la suite lu quelques nouvelles de

Bear plutôt potables, j'étais décidé à lui laisser une seconde chance côté roman. Et puis, le synopsis de **La Cité à la fin des temps** m'intriguait.

**La Cité à la fin des temps** oscille entre deux époques. D'abord un futur lointain ( $10^{14}$  années après le Big Bang) où l'Univers physique s'est déstructuré, devenant une sorte chaos intelligent qui a englouti galaxies et planètes. Seule une cité où vivent les derniers posthumains a survécu, une simple bulle à l'abri du Chaos. Mais le compte à rebours final vient de commencer: après avoir envahi l'espace, le Chaos envahi maintenant le passé... Les effets de cette invasion commencent déjà à se faire sentir à notre époque contemporaine (la seconde époque mise en scène). À Seattle, Ginny, Jack et Daniel, trois humains dotés de la faculté d'habiter d'autres versions d'eux-mêmes à travers les divers univers parallèles, constatent que la réalité commence à s'effriter. Pourront-ils empêcher le Chaos d'engloutir leur monde? Et pourquoi de mystérieux tueurs cherchent-ils à les éliminer?

La lecture de ce roman m'a remis en tête un commentaire lu sur le web à propos de certains auteurs de *hard science*, dont Greg Bear. Ce commentaire reconnaissait l'originalité de leurs idées, ces écrivains étant des experts reconnus dans les sciences physiques et biologiques, ce qui leur permet de jongler avec des concepts nouveaux. Mais on leur reprochait de graves lacunes sur le plan littéraire: avalanches de termes techniques, personnages inconsistants, maladroites dans la manière de dispenser l'information,



narration insuffisamment maîtrisée. Je trouve que ce commentaire s'applique à ce roman. Les protagonistes me sont apparus comme autant de silhouettes de carton asservies aux idées de l'auteur. L'information est dispensée par de lourds *infodumps*: par exemple, toute l'histoire de la (fascinante) posthumanité montrée dans ce roman nous est balancée en quelques pages, avec un jargon (pseudo)scientifique impénétrable.

Au bout de deux cents pages, ce jargon, combiné à mon absence totale d'attachement aux personnages et à un style d'écriture très (trop) journalistique, a fini par me lasser et j'ai succombé à la tentation de la lecture diagonale. Quand j'ai lu **Le Trône de fer**, j'étais prêt à traverser la prose dense de George R. R. Martin parce que les personnages suscitaient ma sympathie et parce que j'avais l'impression qu'en fin de compte, j'allais comprendre l'histoire (laquelle était intéressante). Mais avec **La Cité à la fin des temps** (beaucoup plus court, mais aussi très



ambitieux), après deux cents pages, j'ai estimé que travailler autant n'en valait pas la peine. Lecture en diagonale, donc.

Si je dois recommander ce roman, je dirais qu'il s'adresse surtout 1) aux inconditionnels de Greg Bear et 2) aux fervents amateurs de *hard science*, ceux qui aiment d'abord les *idées* derrière une histoire, et qui sont à l'aise avec des personnages de carton-pâte. Ce roman est tout à fait pour eux. Pour les amateurs de personnages complexes, d'intrigues riches, de prose époustouflante... eh bien, passez votre chemin !

Philippe-Aubert CÔTÉ

Loïc Henry

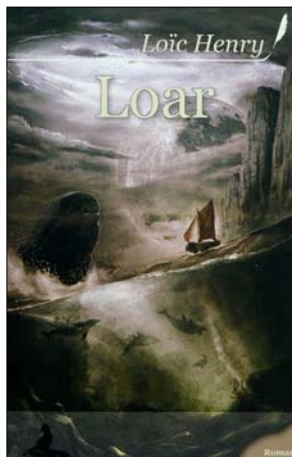
**Loar**

Griffe d'encre, Bréchamps, 2011, 625 p.

Dans une galaxie très loin de chez nous... ou bien plutôt proche, ce n'est jamais vraiment clair, mais peu importe, on est dans le *space opera* classique : sur fond de « nœuds spass », qui permettent des voyages interplanétaires rapides, quoique parfois physiquement pénibles pour les (guildes des) navigateurs et navigatrices, Asbjorn, impérial souverain de l'empire de Melen, a lancé un ultimatum à Emrodes, roi de Loar. Et sur la sainte planète de Kreis, le grand-prêtre Evzek essaie de manipuler tout le monde. Leurs alliés et leurs adversaires sont appuyés par les spols, d'énigmatiques mutants supertacticiens, et les Latars, une volontairement mystérieuse race de mercenaires hypercombattants. Mais pas Kreis, qui les déteste : la

Sainte Religion, en effet, détruit tous les spols qui naissent sur Kreis : le credo de cette Religion Universelle (qui a mis fin à la période agitée de l'essaimage humain dans l'espace) est de refuser toute manipulation génétique pour quelque raison que ce soit, et elle soupçonne tout ce qui s'écarte de la norme humaine. Loar rejette l'ultimatum, l'Arme Secrète du souverain Asbjorn échoue à l'écraser, et la guerre spatiale s'installe, avec, comme il se doit, des milliers de vaisseaux de tous les côtés, et des centaines de milliers de morts à chaque bataille. Il serait vraiment temps qu'on s'avise des problèmes spécifiques, et des impasses, d'une guerre spatiale se déroulant massivement dans de multiples lieux, « nœuds spass » ou pas ! Mais glissons sans appuyer.

*Space opera* classique, disais-je, passé toutefois à la moulinette de **Dune**, dont l'auteur semble ne s'être jamais remis de la lecture (selon moi). C'est surtout au plan de l'atmosphère de paranoïa généralisée



suscitée par le type de narration choisi : dans presque chaque scène, action ou dialogue, on est dans la tête de tout le monde tour à tour. Mais si Herbert a su tirer parti de ce choix, il peut être périlleux en d'autres mains moins habiles : en effet, si l'avantage de la chose est de ne pas présenter de Vilains en carton (personne n'est jamais le Vilain pour lui-même), les (arrière-)pensées et réflexions des uns et des autres sont ici souvent redondantes ou banales et donc inutiles d'abord, agaçantes ensuite.

L'effet **Dune** peut également être perçu dans le but des spols, qui est de « préserver la diversité » – diversité humaine mais aussi sans doute écologique, présume-t-on. Et il y a les (encore...) mystérieux daofineds, énormes cétacés harmonieux dans leurs chants (pas des vers de sable ni des dauphins, mais un croisement dans l'imaginaire de l'auteur ne m'a pas semblé impossible). Ceux-ci présentent (ou déclenchent ? aha, mystère !) les variations dans le temps des nœuds spass.

Ces nœuds, pour moi l'élément le plus intéressant de l'univers mis en place, sont à plusieurs « facettes » et relient chacun un nombre plus ou moins restreint de planètes habitées ou colonisées par les humains, obligeant ceux-ci à collaborer pour assurer une circulation spatiale sans hoquets. Leurs « orientations » changent à périodes fixes, et la « cantilène » des daofineds s'en fait (peut-être...) l'écho. Or le dernier changement est plus massif que les précédents... Et ce en pleine mégaguerre spatiale, où justement les

forces en présence ont besoin de pouvoir se rendre sans anicroches là où les envoient leurs spols tacticiens.

Malheureusement la stratégie narrative, elle, noie ces intéressants détails dans une confusion qui ne se dissipe jamais vraiment : justement à cause des sauts de points de vue d'un chapitre à l'autre et à l'intérieur de chaque chapitre, on met très longtemps à déterminer quels sont les enjeux de toutes ces manigances politiques et guerrières. Impossible de prendre pour tel ou tel protagoniste : on ne reste jamais assez longtemps avec les uns et les autres, et ils sont tous sur le même pied. Non qu'il faille des bons et des méchants pour qu'une histoire fonctionne, mais il faut des personnages à qui on peut s'identifier pour *vivre* (dans) une histoire. Ce n'est pas le cas ici.

S'ajoute à cela une maladresse calamiteuse, et pour moi terminale : on égrène au long du texte des extraits d'un texte poétique humain, « La Cantilène des daofineds », qui est censé servir d'annonce à ce qui va se passer, ou de rappel de ce qui se passe sur un autre plan de l'histoire (divers personnages, à divers moments, connaissent de significatives transes multisensorielles, fort bien décrites au demeurant). Or cette poésie est... pratiquement enfantine, fondée sur des rimettes faciles, une chansonnette sans profondeur, alors qu'on nous la présente comme Le Grand Texte Fondateur, qui correspond aux importants événements en train de se dérouler.

Enfin, ultime erreur de débutant, les néologismes choisis, tout comme les noms des personnages, ne sont

pas des plus heureux – j'en veux pour exemple « les nœuds spass ». Un lexique offert à la fin de ce (long) volume en est une preuve supplémentaire; l'auteur, breton d'origine, a peut-être voulu rendre hommage à sa terre natale, mais le tout passe assez mal, n'offrant aucune cohérence linguistique apparente pour chaque race.

Tous ces éléments conjugués contribuent à faire de **Loar** une entreprise à la fois ambitieuse, sympathique et, malheureusement, ratée en ce qui me concerne.

Élisabeth VONARBURG

Camille Boulanger

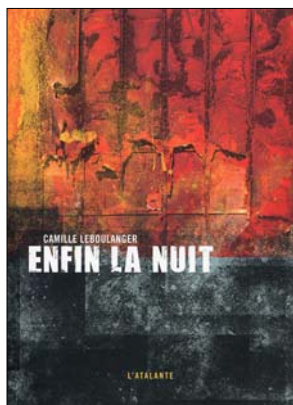
### **Enfin la nuit**

Nantes, L'Atalante (La dentelle du cygne), 2011, 187 pages

« Dans ce roman envoûtant, à la fois *road movie* et expérience post-apocalyptique, la violence le dispute à l'humour noir » prétend la quatrième de couverture.

Fausse représentation s'il en est !

Un événement non identifié, équivalant à la fin de notre monde : le ciel devient jaune, il ne fait plus nuit, la civilisation s'écroule. Certains se tuent tout de suite ; quelques-uns se livrent à diverses orgies et autres exactions attendues, (mais tout cela reste très à l'arrière-plan – minime bienfait de ce texte.) Et quelques autres se lancent sur les routes à bicyclette et à pied, dont un Thomas et un Étienne, dont les trajectoires vont se croiser ; ils ont peut-être aussi une femme en commun, ou une jeune fille, ou une adolescente, ce n'est pas clair. Une certaine Sophie, en



tout cas ; pas celle qui meurt devant Thomas dans les premières pages, mais celle qu'il rencontre bien plus tard, nommée pareil mais ça prend un long moment pour le comprendre : malgré son organisation en chapitres pourvus de titres, la structure du texte et aussi désordonnée que celle du monde en quenouille, redondance dont on se passerait bien.

Après diverses péripéties toutes plus dénuées de signification et d'importance, et des morts idem, Thomas et Étienne se trouvent ensemble lorsqu'« enfin la nuit » revient, sans plus d'explication que pour son départ.

Cette lectrice, elle, s'est exclamée « enfin la fin ! ». C'est comme si l'auteur avait systématiquement exploré, et alors avec succès, tout ce qu'il faut pour *ne pas* susciter la moindre adhésion du lecteur. Réflexion ? Non. Émotions ? Non. Personnages attachants ? Non. Images fulgurantes, au moins ? Non. La seule potentiellement forte, mais qui n'est jamais exploitée, c'est cette omniprésente lumière jaune qui aurait pu être sulfureuse.

Que reste-t-il ? Un texte correctement écrit, là n'est pas la question, mais plat, comme dans « encéphalogramme plat ». Après (l'hypermédiatisé, agaçant) **La Route** de Cormac McCarthy, je n'ai pu m'empêcher de me dire tout du long « À quoi sert ce livre ? *Qu'ossadonne ?* » Il a au moins plu à un lecteur, puisqu'il a été publié, mais L'Atalante nous a habitués à mieux.

C'est le premier roman de l'auteur. On espère qu'il se sera débarrassé avec lui de sa gourme et qu'il en produira de plus intéressants par la suite, en sortant du *doom & gloom* si typiquement SF française songée des années... hum... soixante-dix ? quatre-vingt ? quatre-vingt-dix ? deux mille ? Ou même de la littérature dite « blanche » (comme dans *exsangue*), « générale », bref, non SF, de toute nationalité.

« Spécificité » ? Vous avez dit : « Spécificité » ?

Élisabeth VONARBURG

Ariane Gélinas

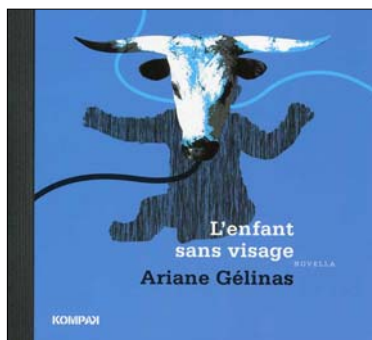
### **L'Enfant sans visage**

Montréal, XYZ (Kompak), 2011, 153 p.

Après une guerre bactériologique qui a dévasté la Terre, des milliers de survivants se sont réfugiés au Groënland, le territoire nordique étant libéré des glaces à la suite du réchauffement planétaire. L'histoire tourne autour d'Henrik et Camilla. Le frère et la sœur sont orphelins depuis l'assassinat de leurs parents, survenu alors que la famille se rendait à Nuuk, la capitale, pour faire subir une importante opération à leur jeune frère de dix mois, né sans visage. Il

incombe désormais aux aînés de s'occuper du bébé, comme si la survie dans une ville inconnue n'était pas déjà assez difficile pour deux adolescents sans argent ni relations. Heureusement, Henrik trouve du travail chez un riche ermite, le comte de Møller, qui le prend sous sa protection, tandis que Camilla est employée dans une ferme d'amalgames, d'étranges créatures domestiquées tirées d'un état d'hibernation immémorial par le retrait des glaciers. Hélas, l'opération s'avère un échec : le visage qu'on a voulu greffer à l'enfant est rejeté par son organisme. La magie ancestrale des peuples du Groënland réussira-t-elle là où la médecine traditionnelle a échoué ?

À la lecture de ce résumé, le lecteur peut s'attendre à lire un récit de science-fiction post-catastrophe en bonne et due forme, une impression confirmée par les premières pages de ce roman. L'idée de situer l'action dans un Groënland libéré des glaces est d'ailleurs originale et l'auteure parsème son décor de touches de couleur exotique, la culture des autochtones ayant influencé la société qui y est dépeinte. Or, l'apparition de l'enfant sans visage – qui, n'est-ce



pas, survit sans narines ni bouche pour respirer – est le premier signal que le récit va quitter peu à peu le domaine de la science-fiction pour pénétrer dans le territoire brumeux d'un fantastique à forte composante onirique. Ceci n'étonnera pas outre mesure les lecteurs qui ont déjà pu apprécier, dans *Solaris* et d'autres périodiques, les nouvelles fantastiques d'Ariane Gélinas, dont ceci est le premier roman publié. Sa voix est déjà facile à reconnaître, avec son imagerie baroque influencée par le surréalisme, ses atmosphères glauques, volontiers claustrophobiques, tout cela étant rapporté avec une froideur tempérée par un humour pince-sans-rire.

Tout ceci se déroulant sur une île nordique, faut-il se surprendre si ça rappelle un peu Esther Rochon ? C'est un compliment, mais aussi un avertissement aux lecteurs qui rechercheraient autre chose. On ne s'ennuie certes pas, car le roman est court et touffu, avec plein de détours imprévus, mais ces détours suivent la tortueuse logique des rêves. Et c'est effectivement avec l'impression de se réveiller d'un cauchemar particulièrement tumultueux que l'on tourne la dernière page de ce livre.

Et je continue de suivre avec intérêt cette jeune auteure de notre fantastique d'ici.

Joël CHAMPETIER



LIBRAIRIE  
**PANTOUTE**

Deux librairies  
pour un choix  
exceptionnel  
en **science-fiction**

**Saint-Roch**  
286, rue Saint-Joseph Est  
Québec QC G1K 3A9  
Tél.: (418) 692-1175

**Vieux-Québec**  
1100, rue Saint-Jean  
Québec QC G1R 1S5  
Tél.: (418) 694-9748

[www.librairiepantoute.com](http://www.librairiepantoute.com)

Un site indépendant pour vos achats sécurisés en science-fiction



par **Pascale RAUD**

En raison de sa périodicité trimestrielle, de sa formule et de son nombre restreint de collaborateurs, la revue **Solaris** ne peut couvrir l'ensemble de la production de romans SF, fantastique et fantasy. Cette rubrique propose donc de présenter un pourcentage non négligeable des livres disponibles en librairie au moment de la parution du numéro. Il ne s'agit pas ici de recensions critiques, mais strictement d'informations basées sur les communiqués de presse, les 4<sup>es</sup> de couverture, les articles consultés, etc. C'est pourquoi l'indication du genre (FA : fantastique ; FY : fantasy ; SF : science-fiction ; HY : plusieurs genres) doit être considérée pour ce qu'elle est, c'est-à-dire une simple indication préliminaire ! Enfin, il est utile de préciser que ne sont pas présentés ici les livres dont nous traitons dans nos articles et rubriques critiques. La mention (R) indique une réédition.

Joe ABERCROMBIE

(FY) **La Première Loi T.3 : Dernière querelle**

Paris, Pygmalion (Fantasy), 2011, 560 p.

« Le danger pèse sur Adua... Logen Neuf-Doigts n'a plus qu'une seule bataille à livrer face à Bethod, l'homme qui tient tête à l'Union... Le premier des Mages est-il prêt à briser la Première Loi ? »

Joe ABERCROMBIE

(R) (FY) **La Première Loi T.1 : Premier sang**

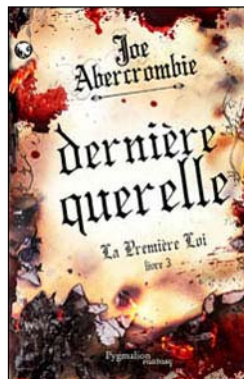
Paris, J'ai Lu (Fantasy), 2011, 701 p.

Laurent ALEXANDRE et David ANGEVIN

(SF) **Google démocratie**

Paris, Naïve, 2011, 398 p.

Le futur proche. L'Europe est ruinée par la crise économique ; les États-Unis et la Chine jouent aux apprentis sorciers avec la science ; le rêve d'immortalité est presque à portée. Et Google annonce que l'Intelligence Artificielle est en mesure de prendre en charge notre bonheur.





Kevin J. ANDERSON

(SF) **La Saga des Sept Soleils T.6 : Un essaim d'acier**

Paris, Bragelonne (Science-fiction), 2011, 570 p.

Sixième tome d'une saga de space opera flamboyante qui en compte sept, par un auteur qui collabore également avec Brian Herbert pour l'écriture de la fin de la série *Dune*.

Poul ANDERSON

(R) (SF) **La Patrouille du temps T.3 : La Rançon du temps**

Paris, Le Livre de Poche (Science-fiction), 2011, 384 p.

James J. BALLARD

(R) (SF) **Sécheresse**

Paris, Folio SF, 2011, 297 p.

Martin BARRY

(FA) **Le Secret de Mhorag T.1 : Le Passage interdit**

Montréal, Libre Expression, 2011, 408 p.

Irlande, XIII<sup>e</sup> siècle : Garrett FitzWilliam est le fils d'un chevalier normand courageux tué alors qu'il luttait contre des créatures marines. De nos jours, en Irlande : la vie du jeune John Émile Talbot est changée à tout jamais lorsqu'il rencontre Ragdanor, un hybride de serpent de mer et de créature lacustre.

Hilari BELL

(R) (FY) **Farsala : l'intégrale de la trilogie**

Paris, Bragelonne (Fantasy), 2011, 833 p.

Gregory BENFORD

(R) (SF) **Les Enfants de Mars**

Paris, Pocket (Science-fiction), 2011, 499 p.

Sylvie BÉRARD

(SF) **La Saga d'Ilyge**

Lévis, Alire (Romans 142), 431 p.

Elle s'appelle Ilyge, elle est née à Saga et est devenue l'une des artistes les plus controversées de la mégapole. Or, comme tous les habitants de la Cité, elle ne peut la quitter sans l'autorisation des Périphéens...

Carol BERG

(FY) **Les Livres des Rai-Kirah T.3 : Le Vengeur**

Paris, Bragelonne (Fantasy), 2011, 548 p.

Alors qu'il a combattu les démons des rai-kirah pendant des années, Seyonne se rend compte qu'une alliance avec eux sera sa meilleure chance pour vaincre une puissance bien supérieure, qui menace non seulement la race humaine mais aussi les démons.

Anne BISHOP

(FY) **Les Joyaux noirs : L'Anneau invisible**

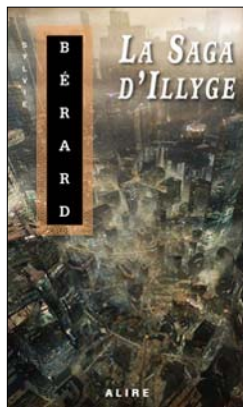
Paris, Bragelonne (Fantasy), 2011, 428 p.

Esclave sexuel qui a réussi à s'enfuir après avoir tué sa maîtresse, Jared est rattrapé et vendu à la Dame Grise, une reine à la réputation trouble.

Pierre BOULLE

(SF) **La Planète des singes et autres romans**

Paris, Omnibus, 2011, 1021 p.



Comprend **La Planète des singes**, **Les Jeux de l'esprit**, **Le Bon Léviathan**, **L'Énergie du désespoir**, **Miroitements**, **La Baleine des Malouines**, **Le Professeur Mortimer**, ainsi que huit nouvelles.

Terry BROOKS

(FY) **Le Haut Druides de Shannara T.3 : Straken**

Paris, Bragelonne (Fantasy), 2011, 429 p.

Dernier tome d'une trilogie qui se situe vingt ans après les événements du cycle *Voyage du Jerle Shannara*. Pen continue sa quête pour sauver Grianne de l'enfer du monde de l'autre côté de la Barrière.

Col BUCHANAN

(FY) **Farlander T.1**

Paris, Bragelonne (Fantasy), 2011, 456 p.

Ash fait partie des Roshuns, une élite d'assassin. Lorsque l'héritier de l'empire assassine délibérément une jeune fille, Ash se propose pour accomplir la mission la plus risquée de sa vie : assassiner l'homme le mieux protégé du monde.

Lois McMaster BUJOLD

(R) (SF) **La Saga Vorkosigan : l'intégrale vol. 1**

Paris, J'ai Lu (Nouveaux Millénaires), 2011.

Laurent CHABIN

(SF) **Le Prisonnier**

Montréal, Les 400 Coups (Coups de tête 47), 2011, 196 p.

Sixième opus de la série *Élise*. Luna Park est un pénitencier dont la réputation nébuleuse obsède un cadre supérieur (personne ne sait vraiment ce qui se passe derrière les murs de la prison) au point qu'il décide d'y entrer. Sans espoir de sortie.

Mark CHADBOURN

(R) (FA) **L'Âge du chaos T.1 : La Nuit sans fin**

Paris, Le Livre de Poche (Fantastique), 2011, 736 p.

Cinda Williams CHIMA

(FY) **Les Sept royaumes T.2 : La Reine exilée**

Paris, Bragelonne (Fantasy), 2011, 504 p.

James CLEMENS

(R) (FY) **Les Bannis et les proscrits T.5 : L'Étoile de la sorcière**

Paris, Milady (Poche fantasy), 2011, 832 p.

Eoin COLFER

(R) (SF) **H2G2 T.6 : Encore une chose**

Paris, Folio SF, 2011, 414 p.

John CONNOLLY

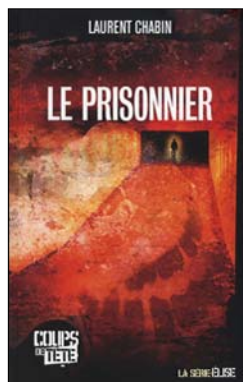
(R) (FA) **Le Livre des choses perdues**

Paris, J'ai Lu (Fantasy), 2011, 380 p.

John CONNOLLY

(R) (FA) **Les Portes**

Paris, J'ai Lu, 2011.



Christophe DEBIEN

(R) (FY) **Le Cycle de Lahm T.3 : Les Légions d'Infèr**  
Paris, J'ai Lu (Fantasy), 2011, 284 p.

Frédéric DELMEULLE

(R) (SF) **La Parallèle Vertov**  
Paris, Le Livre de Poche (Science-fiction), 2011.

Sara DOUGLASS

(FY) **La Rédemption du voyageur T.2 Le Pèlerin**  
Paris, Bragelonne, 2011, 617 p.

Cette série suit la *Trilogie d'Axis*. Jeune roi inexpérimenté, Caelum se doit de s'enfuir avec son peuple, alors que le Portail des Étoiles a été détruit, privant la lignée des Soleil Levant et les Envoûteurs de leurs pouvoirs.

Jean-Paul DUBREUIL

(SF) **Le Retour de Jhisco T.2**  
Sherbrooke, Rousseau, 2011.

Ce roman se situe soixante-dix ans après **Jhisco la pieuvre** (1999). Joseph Toussaint revient sur Terre après avoir été l'invité de Jhisco, son ami extraterrestre. Il est accompagné de sa femme, morte en couche, mais clonée grâce à une mère de cheveux.

Greg EGAN

(R) (SF) **Radieux**  
Paris, Le Livre de Poche (Science-fiction), 2011, 475 p.

Chris EVANS

(FY) **Les Elfes de fer T.2 : Les Flammes du désert**  
Paris, Fleuve Noir (Fantasy), 2011, 297 p.

En route pour la Bibliothèque Perdue de Kaman Rhal, Konowa et son régiment des Elfes de Fer s'aperçoivent que non seulement les morts marchent dans leurs pas, mais que, peut-être, la Souveraine des Ombres n'est pas leur seul adversaire.

Brian EVENSON

(SF) **Alien : No Exit**  
Paris, Le Cherche midi (Neo), 2011, 326 p.

Le combat contre les Aliens n'est jamais terminé, semble-t-il. Un chasseur d'Aliens est réveillé de son sommeil cryogénique lorsque douze scientifiques sont exterminés, laissant craindre le pire.

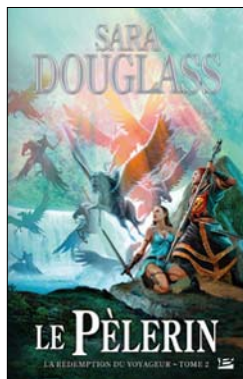
David FARLAND

(R) (FY) **Les Seigneurs des runes T.5 : Les Fils du chêne**  
Paris, Pocket (Fantasy), 2011, 533 p.

Christine FEEHAN

(FA) **GhostWalkers T.1 : Jeux d'ombre**  
(FA) **GhostWalkers T.2 : Jeux d'esprit**  
Paris, Milady, 2011, 501 et 507 p.

Lily est une jeune femme qui possède un sixième sens naturel : elle a conçu une expérience pour amplifier les capacités psychiques d'une unité d'élite. Mais les membres de celle-ci meurent les uns après les autres. Selon le Publishers Weekly, « Un brillant mélange de thriller surnaturel et de romance ».



Raymond E. FEIST

(FY) **La Guerre des démons T.2: La Porte de l'enfer**

Paris, Bragelonne (Fantasy), 2011, 351 p.

Les monstres qui menaçaient Midkemia ont été repoussés, laissant un Conclave des Ombres totalement dévasté. Hélas, le diabolique magicien Belasco sème la terreur dans la vallée des Hommes Perdus. Tente-t-il de détourner l'attention du Conclave pour mieux attaquer Midkemia ?

Lynn FLEWELLING

(R) (FY) **Le Royaume de Tobin: l'intégrale T.1**

Paris, J'ai Lu (Semi-poche), 2011, 704 p.

Celia S. FRIEDMAN

(SF) **Enfants de la conquête T.1**

(SF) **Enfants de la conquête T.2**

Nantes, L'Atalante (La dentelle du cygne), 2011, 382 et 348 p.

« Braxi et Azéa. Deux civilisations stellaires en guerre depuis toujours. Zatar et Anzha Iyu. Deux adversaires exceptionnels. [...] Entre leurs mains: le sort des deux empires et de l'humanité dans les étoiles. Un space opera lyrique et poignant. »

Mathieu GABORIT

(FY) **Chronique du soupir**

Paris, Le Pré aux clercs (Fantasy), 2011, 297 p.

Lilas, une naine qui a pris sa retraite, décide d'aider son fils Saule: celui-ci, pourchassé par les miliciens, tente de protéger une jeune femme à l'agonie.

Hervé GAGNON

(FY) **Damné T.4: Le Baptême de Judas**

Montréal, Hurtubise, 2011, 440 p.

Gondemar, dont la mission est de protéger la Vérité, manque de se faire assassiner par un templier à la solde de Maximus. Prévenant les Neuf du danger, il est alors capturé, ainsi que les autres membres de l'Ordre. Il comprend que pour préserver la Vérité, il doit trouver les preuves du mensonge de l'Eglise.

Éric GAUTHIER

(SF) **Montréal**

Lévis, Alire (Romans 143), 2011, 608 p.

À Montréal, des perturbations magiques ont fait disparaître tout un pâté de maisons. Pour Léopold, un mage au passé rebelle, ces perturbations ont une origine bien précise. Il décide d'aider Clovis, le concierge de son immeuble, à qui un fantôme a confié une mission.

Louise GAUTHIER

(FY) **Le Schisme des mages T.3: Le Fils déchu**

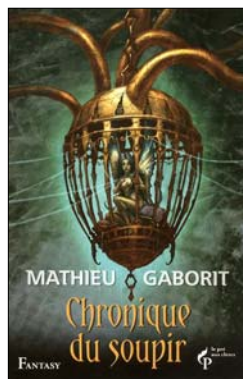
Boucherville, De Mortagne, 2011, 526 p.

Murtö et Mauhna pensaient pouvoir vivre enfin tranquillement. Mais Artos a soif de vengeance: depuis qu'il a été banni, il ne rêve que de leur faire payer. Et pour cela, il s'en prendra à leur fils, de la façon la plus sournoise possible.

David GEMMELL

(FY) **La Dernière Épée de pouvoir**

Paris, Bragelonne (Fantasy), 2011, 329 p.



Uther Pendragon était le seul à pouvoir sauver la Bretagne grâce à l'Épée de pouvoir dont il avait hérité. Mais il est désormais prisonnier du terrible Wotan. Le mystérieux guerrier Révélation et le jeune et non moins mystérieux Cormac Filsdudémon seront-ils le dernier espoir de ce monde ?

David GEMMELL

(R) (FY) **La Quête des héros perdus**

Paris, Milady (Poche fantasy), 2011, 448 p.

Laurent GENEFORT

(R) (SF) **Mémoria**

Paris, Folio SF, 2011, 362 p.

Karoline GEORGES

(SF) **Sous béton**

Québec, Alto, 2011, 192 p.

L'enfant vit entre le père, violent et abruti, et la mère, résignée et dépressive. Chaque jour, enfermés depuis leur naissance entre les murs de béton de leur minuscule appartement, ils répètent les mêmes gestes et automatismes destinés à les protéger de l'extérieur. Un extérieur qu'ils n'ont jamais vu.

Colleen GLEASON

(FA) **Chroniques des Gardella T.3: Révolte vampire**

Paris, City, 2011, 304 p.

Rome, XIX<sup>e</sup> siècle. Victoria Gardella fait partie de la longue lignée de chasseurs de vampires, les Vénateurs: les vampires ont conclu un pacte avec le démon Akvan, car ils cherchent un secret alchimiste pour augmenter leur pouvoir, ce que Victoria doit empêcher à tout prix.

Laurell K. HAMILTON

(FA) **Une aventure d'Anita Blake, tueuse de vampire T.14: Danse macabre**

Paris, Bragelonne, 2011, 568 p.

Une autre aventure d'Anita Blake, donc. Encore.

Peter F. HAMILTON

(SF) **La Trilogie du vide T.3: Vide en évolution**

Paris, Bragelonne (Science-fiction), 2011, 576 p.

Des millions de pèlerins ont embarqué pour le long voyage qui doit les conduire dans le Vide, situé au cœur de la galaxie. La vraie nature du Vide est sur le point d'être révélée. Dernier tome de la série.

John Twelve HAWKS

(SF) **Les Mondes parallèles T.3: La Cité d'or**

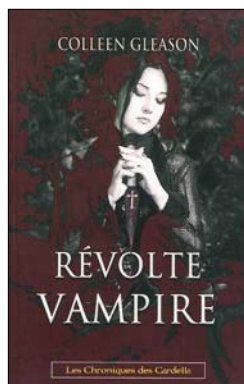
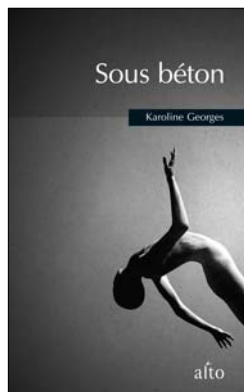
Paris, JC Lattès, 2011, 355 p.

Gabriel et Michael, chefs des Voyageurs (prophètes qui ont la capacité de changer le cours de l'histoire), ont des visions opposées de la société: tandis que Gabriel guide la Résistance pour créer un nouvel âge des Lumières, Michael complot pour transformer la société en une prison virtuelle.

John Twelve HAWKS

(R) (SF) **Les Mondes parallèles T.2: L'Arlequin**

Paris, J'ai Lu (Science-fiction), 2011, 476 p.



Markus HEITZ

(R) (FY) **La Guerre des nains : l'intégrale**

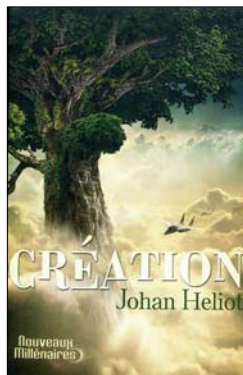
Paris, Bragelonne (Fantasy), 2011, 600 p.

Johan HELIOT

(SF) **Création**

Paris, J'ai Lu (Nouveaux millénaires), 2011, 253 p.

L'apparition d'un territoire fertile en bordure du désert du Sinaï (proche de l'ancien site nucléaire de la Dimona) attire bien des convoitises, dont celle de Zacharie Granville, un webévangéliste créationniste. Ce dernier décide de survoler ce territoire et de retransmettre les images en direct. Mais que vont-ils vraiment découvrir ?

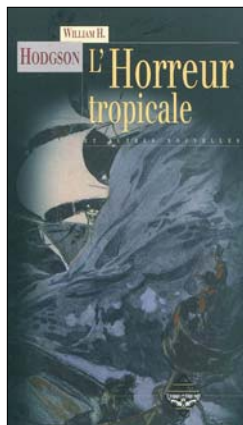


William Hope HODGSON

(FA) **L'Horreur tropicale, et autres histoires**

Rennes, Terre de brume (Terres fantastiques), 2011, 119 p.

L'auteur (1875-1918), maître de l'épouvante, a été un des premiers inspireurs de Lovecraft et de Jean Ray. Le recueil contient sept nouvelles, toutes tournant autour de la mer et de son cortège d'horreurs et de monstruosités surgies des Abîmes.



Éric HOLSTEIN

(R) (FA) **Petits Arrangements avec l'éternité**

Paris, J'ai Lu (Fantastique), 2011.

Clémence HOUSMAN

(FA) **Ombre blanche, suivi de La Mer inconnue**

Paris, Le Pré aux clercs, 2011, 164 p.

**Ombre blanche** est une des premières histoires de loup-garou de la littérature occidentale, parue en 1896. L'auteure (1861-1955) est une des fondatrices du mouvement féministe anglais.

Robert E. HOWARD

(R) (FY) **Conan**

Paris, Milady, 2011, 506 p.

Robert E. HOWARD

(R) (FY) **El-Borak : l'intégrale**

Paris, Bragelonne (Fantasy), 2011, 552 p.

Alexandra IVY

(FA) **Les Gardiens de l'éternité T.3 : Styx**

Paris, Milady (Bit-lit poche), 2011, 448 p.

*Les Gardiens de l'Éternité* sont des vampires : protecteurs d'humains, ou bien encore chefs de clan. Mais, toujours, l'amour et les rivalités compliquent leurs existences.

Peter JAMES

(R) (FA) **Alchimiste**

Paris, Milady (Poche terreur), 2011, 889 p.

Julie Victoria JONES

(FY) **L'Épée des ombres T.6 : Le Veilleur des morts**

Paris, Orbit, 2011, 600 p.

Raif, le Veilleur des Morts, pourrait être un allié précieux pour Ash, l'héritière des guerriers Sull. Grâce à son épée de légende nommée Perte, Raif pourrait les sauver. Ou les détruire.



Julie Victoria JONES

(R) (FY) **L'Épée des ombres T.2**

Paris, Le Livre de Poche (Fantasy), 2011, 887 p.

Robert JORDAN

(R) (FY) **La Roue du temps T.19: Le Carrefour des ombres**

(R) (FY) **La Roue du temps T.20: Secrets**

Paris, Pocket (Fantasy), 2011, 507 et 478 p.

Paul KEARNEY

(R) (FY) **10 000: au cœur de l'empire**

Paris, Le Livre de Poche, 2011, 512 p.

Mercedes LACKEY

(FY) **L'Exilé T.1: L'Honneur de l'exilé**

(FY) **L'Exilé T.2: La Vaillance de l'exilé**

Paris, Bragelonne (Fantasy), 2011, 432 et 426 p.

Alberich peut ressentir la position et les attaques de ses ennemis: malgré l'avantage considérable que lui donne ce don, il doit le garder secret, au risque de se faire pourchasser et exécuter par les prêtres du Soleil, qui ont interdit la magie.

Claude LALUMIÈRE

(SF) **Odyssées chimériques**

Lévis, Alire (Nouvelles 140), 2011, 273 p.

Douze nouvelles de science-fiction étranges, inquiétantes et sensuelles, issues d'une des plumes les plus originales de ces dernières années.

Danièle LARIVIÈRE

(FY) **L'Île maudite**

Saint-Sauveur, Marcel Broquet, 2011, 225 p.

La célèbre romancière de contes fantastiques Amy Ashley disparaît le jour de son dixième anniversaire. Son père comprend qu'elle a disparu dans son conte fantastique L'Île perdue. Aidé d'un magicien rencontré à Extravaganza, il n'a que trois jours pour ramener Amy. Après ce délai, elle sera scellée à jamais dans son manuscrit.

Glenda LARKE

(R) (FY) **Les Îles glorieuses T.1: Clairvoyante**

Paris, J'ai Lu (Grand format), 2011, 347 p.

Glenda LARKE

(R) (FY) **Les Îles glorieuses T.3: Corrompue**

Paris, J'ai Lu (Fantasy), 2011, 475 p.

Bertrand LAVERDURE

(HY) **Bureau universel des copyrights**

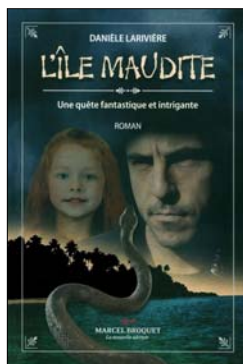
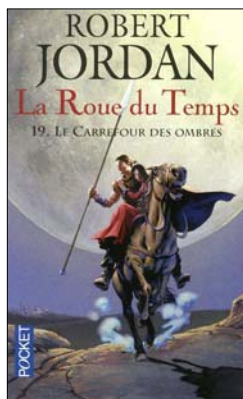
Montréal, La Peuplade, 2011, 150 p.

« Chaque mot, chaque matière, chaque objet, chaque lettre, chaque parcelle de vie, chaque idée, chaque personnage a son copyright. »

Tom LLOYD

(FY) **Une ère de pénombre T.2: Le Héraut du crépuscule**

Paris, Orbit, 2011, 500 p.



Isak, jeune et charismatique blanc-regard, est devenu le nouveau Seigneur du Farlan. Mais il est bien mal préparé à ce qui l'attend en tant que dirigeant du royaume.

A. Lee MARTINEZ

(FA) **Le Bar de l'enfer**

Paris, Fleuve Noir (Territoires), 2011, 312 p.

Earl le vampire dégarni et Duke le loup-garou bedonnant n'auraient jamais dû s'arrêter dans ce restaurant pourri au fin fond du Texas. Car chez Gil, on sert du zombie au petit-déjeuner.

Gail Z. MARTIN

(FY) **Chroniques du nécromancien T.4 : L'Élu de la dame noire**

Paris, Bragelonne (Fantasy), 2011, 427 p.

Martris a regagné le trône de Margolan. Mais la paix ne dure pas, car les sbires de son frère défunt menacent le royaume.

Maïa MAZAURETTE

(R) (SF) **Rien ne nous survivra : le pire est avenir**

Paris, Folio SF, 2011, 371 p.



Anne McCAFFREY

(R) (SF) **La Ballade de Pern : intégrale T.3**

Paris, Pocket (Science-fiction), 2011, 1 307 p.

Richelle MEAD

(R) (FA) **Succubus T.1 : Succubus blues**

(R) (FA) **Succubus T.2 : Succubus night**

(R) (FA) **Succubus T.3 : Succubus dreams**

(R) (FA) **Succubus T.4 : Succubus heat**

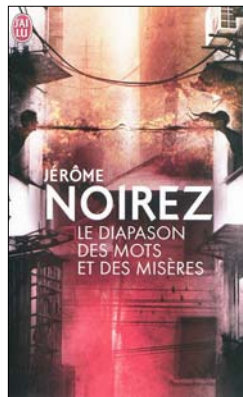
Paris, Milady (Bit-lit poche), 2011, 510, 505, 475 et 480 p.

Daniel MOISAN

(FY) **La Légende de Lezardo DaVinci : la Renaissance**

Sillery, Sylvain Harvey, 2011.

Premier tome d'une série de romans historico-fantastiques. En 1519, un indigène chassé par les siens arrive à Venise : il influera sur le cours de l'histoire.



Chloe NEILL

(FA) **Les Vampires de Chicago T.1 : Certaines mettent les dents**

Paris, Milady (Bit-lit poche), 2011, 480 p.

Encore une histoire de jeune et jolie transformée en vampire, mais qui se préoccupe plus de sa vie sentimentale que des problèmes fondamentaux que pose le fait d'être devenue « allergique au soleil ». M'enfin...

Jérôme NOIREZ

(R) (FA) **Le Diapason des mots et des misères**

Paris, J'ai Lu (Fantastique), 2011, 224 p.

Jesse PETERSEN

(FA) **Zombie thérapie**

(FA) **Zombie business**

Paris, Milady (Bit-lit poche), 2011, 288 et 280 p.

Quoi de mieux qu'une invasion de zombie pour sortir de la routine du couple ? C'est ce que Petersen nous démontre dans

ces deux courts romans délirant qui prouvent que, ça y est, la *chick-litt* a aussi débarqué dans les histoires de zombie.

Pierre PEVEL

(R) (FY) **Les Lames du cardinal : l'intégrale de la trilogie**  
Paris, Bragelonne, 2011, 764 p.

Michel ROBERT

(FY) **L'Agent des ombres T.6 : Guerrier des Lunes**

Paris, Fleuve Noir (Rendez-vous ailleurs), 2011, 368 p.

L'auteur revient avec une deuxième saison de la série, qui met en scène le parcours chaotique de Cellendhyll de Cortavar au destin mouvementé et unique car il est le « Hors-Destin ». Dans ce volume, Cellendhyll brise l'allégeance qui le liait à son maître. Il est libre, mais poursuivi par les forces du Chaos.

Michel ROBERT

(R) (FY) **Gheritarish : les terres de sang**

Paris, Pocket (Fantasy), 2011, 573 p.

Kim Stanley ROBINSON

(R) (SF) **50° au-dessus de zéro**

Paris, Pocket (Science-fiction), 2011, 757 p.

Kim Stanley ROBINSON

(R) (SF) **Les 40 signes de la pluie**

Paris, Pocket (Science-fiction), 2011, 505 p.

Kim Stanley ROBINSON

(R) (SF) **60 jours après**

Paris, Pocket (Science-fiction), 2011, 689 p.

Maude ROYER

(FY) **Les Premiers Magiciens T.4 : Le Baiser des morts**

Montréal, Hurtubise, 2011, 400 p.

Quatrième tome d'une série qui en comptera cinq. Sur le volcan enneigé qu'est Sibéria, où se rendent les héros des tomes précédents, la dernière des fées – à qui ils viennent demander de l'aide – en apprendra beaucoup sur son peuple. Nos aventuriers y découvriront des indices qui pourraient les mener aux joyaux manquants, rançon exigée par les sirènes en échange de la reine des elfes, qu'ils ont enlevé...

Lilith SAINTCROW

(FA) **Une aventure de Jill Kismet T.1 : Mission nocturne**

Paris, Orbit, 2011, 284 p.

Deuxième série de l'auteure (dont c'est le vrai nom, ça ne s'invente pas !), mettant en scène une spécialiste de l'extermination d'esprits malfaisants. Bit-lit un jour, chick-lit toujours...

Lilith SAINTCROW

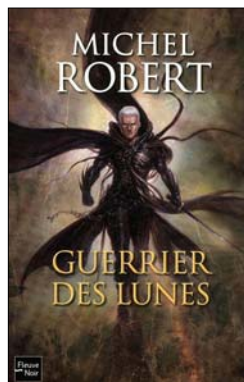
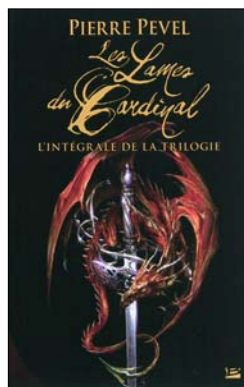
(R) (FA) **Une aventure de Danny Valentine T.1 : Le Baiser du démon**

Paris, Le Livre de Poche (Fantastique), 2011, 467 p.

Brandon SANDERSON

(R) (FY) **Fils-des-Brumes T.1 : L'Empire ultime**

Paris, Le Livre de Poche (Fantasy), 2011, 405 p.



Lynsay SANDS

(FA) **Les Vampires Argeneau T.4: Beau, téméraire et vorace**

Paris, Milady (Bit-lit poche), 2011, 377 p.

Les Argeneau accueillent Terri, débarquée d'Angleterre pour préparer le mariage de sa cousine. Terri trouve la belle-famille un peu étrange. Bien sûr, elle ne sait pas que les Argeneau sont des vampires. Mais pour combien de temps ?

Andrzej SAPKOWSKI

(FY) **La Saga du sorceleur T.5: La Dame du lac**

Paris, Bragelonne (Fantasy), 2011, 478 p.

Dernier volume de la saga (parue initialement entre 1994 et 1999 en polonais). Les destins de Geralt, Yennefer et Ciri se sont séparés : Yennefer est en prison, Geralt passe l'hiver à Toussaint et Ciri a été projetée dans un monde parallèle en tentant de fuir son bourreau.

Andrzej SAPKOWSKI

(R) (FY) **La Saga du sorceleur T.3: Le Sang des elfes**

(R) (FY) **La Saga du sorceleur T.4: Le Temps du mépris**

Paris, Milady (Poche fantasy), 2011, 471 et 478 p.

Ken SCHOLES

(FY) **Les Psaumes d'Isaak T.3: Antiphon**

Paris, Bragelonne (Fantasy), 2011, 473 p.

Tandis que les derniers survivants de l'ordre androfrancien – persécuté par les rois-sorciers – tentent de survivre, Nebios (qui a assisté à la destruction de Windwir) cherche la Grande Bibliothèque. En parallèle, une prophétie concernant l'avènement de l'Impératrice Écarlate est sur le point de se réaliser.

Daniel SÉVIGNY

(SF) **Mon associé c'est l'univers**

Boucherville, De Mortagne, 2011, 240 p.

« Un formateur de renommée internationale est enlevé et séquestré. Ses ravisseurs exigent qu'il leur apprenne les fondements de l'âme humaine : les sentiments. Qui sont ces gens qui ressemblent à des humains sans en posséder tous les attributs ? [...] En informant ces êtres, pourront-ils mieux contrôler notre planète la Terre ? »

Lucius SHEPARD

(FY) **Le Dragon Griaule, l'intégrale**

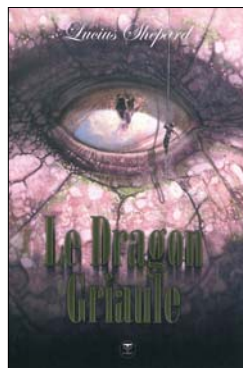
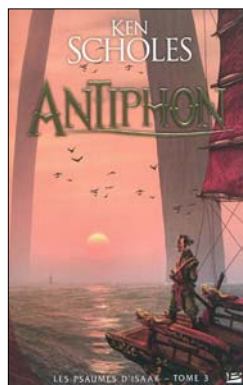
Saint-Mammès, Le Béalial', 2011, 520 p.

En 1984 est publié un premier texte mettant en scène le dragon Griaule, une créature fantastique de plusieurs kilomètres de long, qui a été pétrifiée par un puissant magicien... mais qui continue de distiller sa néfaste influence. L'auteur publiera par la suite cinq autres longs récits dans le même univers. Les éditions Le Béalial' ont réuni pour la première fois ces textes qui forment ensemble une sorte de méta roman.

Norman SPINRAD

(R) (SF) **Oussama**

Paris, J'ai Lu (Science-fiction), 2011, 605 p.



Bram STOKER

(FA) **Le Défilé du serpent**

Rennes, Terre de brume (Terres fantastiques), 2011, 292 p.

Mieux connu pour son **Dracula** (1897), Stoker a écrit de nombreux romans fantastiques, dont **Le Défilé du serpent** (1890), son deuxième roman publié.

Charles STROSS

(SF) **Les Princes-Marchands T.4: La Guerre des familles**

Paris, Robert Laffont (Ailleurs & Demain), 2011, 380 p.

Le cycle des *Princes-Marchands* se poursuit, tandis que le Clan subit une double attaque: dans son monde médiéval de la part du roi Egon; dans notre monde, de la part de services américains. Matthias est mort en emportant le secret de l'emplacement de la bombe avec lui, alors que Miriam a fui dans un troisième monde, victorien cette fois. Un quatrième monde vient de livrer son accès.

Charles STROSS

(R) (SF) **Les Princes-Marchands T.3: Famille et Cie**

Paris, Le Livre de Poche (Science-fiction), 2011, 466 p.

Manon TOULEMONT

(FA) **Symfonia : ouverture**

Paris/Monaco, Du Rocher, 2011, 500 p.

« À présent, la Nuit. Étincelant comme la promesse de sauges délices, le croissant argenté de la Lune luisait au sein du ciel noir ce Paris. Sous le ténébreux voile céleste, les êtres nocturnes commençaient à peine de s'agiter tandis que les diurnes regagnaient leurs abris. Pacôme regardait dehors. Il lui semblait que la Lune, là-haut, lui murmurait en continu de sombres litanies. Cette nuit serait La Nuit. »

Annie TREMBLAY

(FY)  **Icône T.3 : Garamort**

Waterloo, Michel Quintin, 2011, 336 p.

La mission du roi Gorh n'est hélas pas terminée: le prince Gareth (qui a fusionné avec un guerrier infernal) a créé une brèche dans l'espace, permettant aux fléaux de se répandre sur le monde. Pour l'arrêter, Gorh et les descendants de sang royal doivent descendre dans un univers inconnu.

Alfred E. Van VOGT

(R) (SF) **La Faune de l'espace**

Paris, J'ai Lu (Science-fiction), 2011, 318 p.

Peter WATTS

(R) (SF) **Vision aveugle**

Paris, Pocket (Science-fiction), 2011, 438 p.

Brent WEEKS

(R) (FA) **L'Ange de la nuit T.2: Le Choix des ombres**

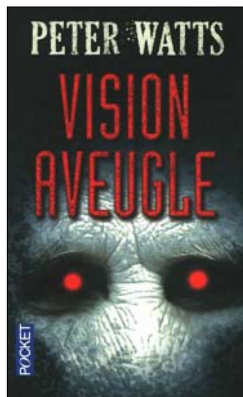
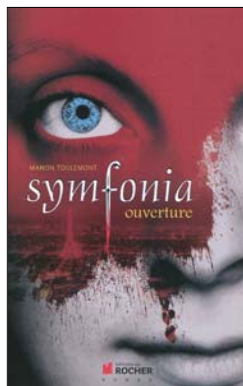
(R) (FA) **L'Ange de la nuit T.3: Au-delà des ombres**

Paris, Milady (Poche fantasy), 2011, 704 et 704 p.

Margaret WEIS et Tracy HICKMAN

(FY) **Les Vaisseaux-Dragons T.1: Les Os du dragon**

Paris, Bragelonne (Fantasy), 2011, 520 p.



Nouvelle série d'inspiration nordique pour les deux auteurs d'*heroic fantasy*. Les anciens dieux sont menacés par de nouvelles divinités qui les mettent au défi. Pour les vaincre, il faudra retrouver les os-esprits des Cinq Dragons de Vektia, les dragons primordiaux nés à l'aube des temps.

Érik WIETZEL

(R) (FY) **Elamia : l'intégrale de la trilogie**

Paris, Bragelonne (Fantasy), 2011, 840 p.

Robert Charles WILSON

(R) (SF) **Mysterium : romans et nouvelles**

Paris, Folio SF, 2011, 402 p.

David ZINDELL

(FY) **Le Cycle d'Ea T.7 : Les Guerriers de diamant**

Paris, Fleuve Noir (Fantasy), 2011, 537 p.

Dernier volet du cycle. Val, désormais appelée le Roi des Épées, se dirige vers l'ultime combat contre Morjin. Celui-ci est en marche, ses armées à ses côtés.

Pascale RAUD

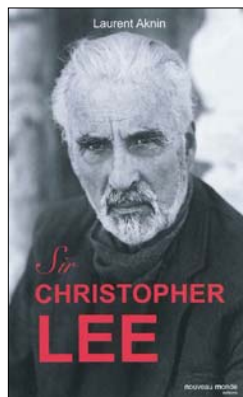
### ÉCRITS SUR L'IMAGINAIRE...

Cette rubrique très sélective propose un bref choix d'études récentes en français sur le fantastique, la SF et la fantasy. Pour une liste complète internationale nous vous suggérons de vous abonner (gratuitement) au bulletin Marginalia ([nspehner@sympatico.ca](mailto:nspehner@sympatico.ca)) ou de consulter les numéros sur le site suivant : <http://marginalia-bulletin.blogspot.com>

Laurent AKNIN

**Sir Christopher Lee**

Paris, Nouveau Monde, 2011, 297 p.



Aurélien BARRAU, Patrick GYGER, Max KISTLER et Jean-Philippe UZAN

**Multivers – Mondes possibles de l'astrophysique, de la philosophie et de l'imaginaire**

Montreuil, La Ville brûle (360), 2011, 255 p.

Paula M. BLOCK et Terry J. ERDMANN

**Star Trek : la série originale**

Paris, La Martinière, 2011, 740 p.



Stéphane DU MESNILDOT

**Fantômes du cinéma japonais : les métamorphoses de Sadako**

Perthuis, Rouge profond, (Raccords), 2011, 222 p.

DOSSIER

**L'Utopie**

Revue Europe, Vol. 89, n° 985, mai 2011.

Jérémy GUÉRINEAU

**Les Adaptations de Stephen King**

Asnières-sur-Seine, J. Guérineau, 2011, 223 p.



Gérard KLEIN

**Trames et moirés : à la recherche d'autres sujets, les subjectivités collectives**

Villefranche-sur-Mer, Somnium, 2011, 189 p.

Hervé LACOMBE & Timothée PICARD (dir.)

**Opéra et fantastique**

Rennes, P.U. de Rennes (Le Spectaculaire), 2011, 428 p.

Jean-Marc LAINÉ

**Super-héros ! La puissance des masques**

Lyon, Les Moutons électriques (La bibliothèque des miroirs 11), 2011, 352 p.

Marcel LEGOFF

**Jorge Luis Borges au miroir du récit : Fragments d'auto-(bio)graphie**

Paris, L'Harmattan (Critiques littéraires), 2011, 318 p.

Roland LEHOUCQ

**(R) SF : la science mène l'enquête**

Paris, Le Pommier (Poche), 2011, 264 p.

Didier LIARDET

**V : les miroirs du passé**

Draguignan, Yris (Télévision en série), 2011, 206 p.

Cédric MONGET

**Lovecraft, le dernier des puritains**

Aiglepierre, La Clef d'argent (KhThOn, 2), 2011, 84 pages.

Marc QUESTIN

**Enquête sur les vampires, fantômes, démons et loups-garous**

Escalquens, Trajectoire, 2011, 244 pages.

William SCHNABEL

**Lovecraft : le sens de la race**

Brixy-aux-Chanoines, Le Diable ermite, 2011, 222 pages.

Zach SNYDER

**Sucker Punch : l'album officiel du film**

Paris, Le Pré aux clercs (Albums), 2011, 245 pages.

Séverine WEMAERE & Gilles DUVAL

**La Couleur retrouvée du « Voyage dans la lune »**

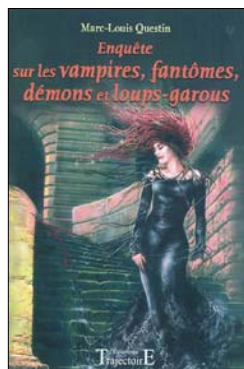
Paris, Fondation Groupama pour le cinéma, 2011, 192 pages.

WILLMAN, Françoise, et al.,

**La Science-fiction : entre Cassandre et Prométhée**

Nancy, P.U. de Nancy, 2011, 171 pages.

Norbert SPEHNER





par  
Christian SAUVÉ

### Green Lantern et Captain America : The First Avenger

Les films de super-héros se suivent et ne se ressemblent pas. Alors que Marvel semble voguer de succès en succès avec les adaptations cinématographiques de leurs super-héros, de **Spider-Man** à **X-Men** en passant par la série Avengers que préfigure **Iron Man**, **Hulk**, **Thor** et le reste, le studio DC semble avoir plus de difficulté à faire le saut au grand écran. Le succès récent de Batman semble reposer entièrement sur les épaules de Christopher Nolan, alors que le dernier Superman a été désavoué. Sinon, à part pour **Watchmen**, c'est le silence. Qui osera avouer que **Jonah Hex** était basé sur une bande dessinée DC ?

Après le relatif succès commercial et critique de **X-Men : First Class**, les espoirs étaient ravivés à la sortie de **Green Lantern** et **Captain America : The First Avenger**. Le premier devait donner un grand coup pour démontrer la viabilité cinématographique de l'écurie des héros DC de deuxième plan (personne n'ayant plus besoin d'introduction pour Superman, Batman et Wonder Woman), alors que **Captain America** était supposé réintroduire le personnage au grand écran à temps pour le méga-film de 2012 **The Avengers**.

À en juger par les recettes et les critiques, un des films a bien fonctionné. L'autre, moins bien.

Rappelons une considération de base : malgré ce que nous répètent certains férus de la bande dessinée, BD et cinéma sont des formes artistiques très différentes. Un des médiums est exclusivement pictural et doit être décodé selon des protocoles de lecture dont on ne perçoit plus la sophistication ; l'autre est audiovisuel et s'inscrit dans la durée,

c'est un art de représentation. Dans le cas des super-héros, imaginez qu'il faut en plus construire une œuvre indépendante de plus ou moins deux heures à partir d'un matériau d'origine qui s'étend parfois sur une soixantaine d'années et des centaines de fascicules.

Soyons charitables en rappelant que les éléments de la mythologie cosmique de Green Lantern datent tout de même des années quarante, et qu'ils s'adressaient à un jeune public. Lorsque vient le moment de présenter ce charabia fantaisiste au grand écran à une audience qui n'est pas déjà vendue d'avance, le résultat est parfois ridicule, parfois incompréhensible et parfois niais. Pourquoi tous les personnages se connaissent-ils déjà ? Qu'est ce qui pourrait être plus stupide qu'une lanterne magique ? Est-ce que l'on a vraiment besoin d'affronter un monstre extraterrestre lorsque l'on peut à peine sympathiser avec les personnages humains ?

Même en mettant de côté ces considérations, le film lui-même a des problèmes. Les scénaristes font tout un plat pour essayer de faire croire à la couardise du protagoniste, mais personne n'a de doute sur le fait qu'il sera à la hauteur lorsque ce sera nécessaire – c'est une des conventions narratives les plus élémentaires des films d'action, après tout. Pour le reste, le scénario compte peu de moments marquants et semble, en fait, s'être donné pour but de présenter des personnages agaçants. Les pouvoirs de la lanterne sont mal expliqués, et lorsque le monstre arrive en fin de film, il est d'un brun scatologique assez douteux, menaçant une population pour laquelle aucune sympathie n'a été développée.

Voilà un triste retour de choses pour l'acteur canadien Ryan Reynolds, pourtant bien sympathique dans le rôle du protagoniste. Il fait ce qu'il peut, mais son énergie ne peut compenser la vacuité du reste. Pour un film gambadant sur des distances cosmiques, **Green Lantern** paraît bien pédestre.





Si le studio DC persévère dans son désir de faire renaître au grand écran d'autres super-héros, peut-être devra-t-il examiner avec plus d'attention les efforts de son rival Marvel. Adapter **Captain America** au grand écran était *a priori* un projet aussi délicat que **Green Lantern**. Les deux personnages ont, après tout, le même âge et un corpus aussi imposant. Ajoutons la difficulté supplémentaire de respecter le patriotisme avoué du personnage. Comment créer un Capitaine America pour le monde entier ? Comment condenser soixante ans de publication continue dans une œuvre destinée à un nouveau public et ceci à l'échelle du globe ?

La réponse passe par les nazis. La décision était audacieuse : replacer le personnage à l'époque de la création de la BD pendant la Deuxième Guerre mondiale. **Captain America : The First Avenger** [**Capitaine America : Le Premier Vengeur**] devient alors pièce historique et peut ainsi se permettre d'adopter le patriotisme sans ambiguïté de l'époque. Lorsque le héros cherche à tout prix à s'engager dans l'armée pour combattre les nazis, le spectateur y croit. Sous la réalisation de Joe Johnston (à qui on doit **The Rocketeer**), **Captain America** devient une autre aventure sans dilemme moral où les nazis (mieux encore : les pire-que-nazis) doivent être anéantis. La Deuxième Guerre mondiale ainsi transposée propose un mélange de machinerie *dieselpunk* et d'héroïsme plus grand que nature. Quant à Chris Evans, il s'en tire fort bien derrière la mâchoire carrée du protagoniste.

Ceci étant un des prologues au méga-film **The Avengers**, il y a de nombreux liens avec le reste de l'univers que Marvel construit film après film depuis **The Incredible Hulk** de 2008. Ainsi, le père



de Tony Stark s'avère un personnage secondaire important, mais aussi sympathique pour ceux qui n'ont pas vu **Iron Man**. Un épilogue assez surprenant vient lier Captain America à une réalité contemporaine d'une manière qui promet un suivi.

Mais le plus important de tout, c'est que **Captain America** s'avère un film d'aventure rondement mené et pas si bête au final. Un peu comme dans **X-Men : First Class**, l'atmosphère d'époque est bien rendue, le scénario comporte quelques surprises (en nous montrant, par exemple, le début de la carrière de Capitaine America, une pure marionnette de propagande). Les enjeux sont relativement familiers, en faisant de son vilain un super-nazi plutôt que le monstre de fumée brune venue de l'espace de **Green Lantern**. Mais qu'on se console : si les recettes de **Green Lantern** demeurent inférieures à celle de **Captain America**, le film ne s'est pas *si* mal classé que ça au box-office. Parions que la vague de films de super-héros en a encore pour un bon moment.

### **Transformers 3 : Dark of the Moon**

Après l'échec critique du deuxième volet, les attentes au sujet de **Transformers 3 : Dark of the Moon** [**Transformers 3 : La Face cachée de la lune**] étaient tellement basses que n'importe quelle amélioration avait le potentiel de plaire au spectateur. Malgré des recettes de huit cents millions de dollars au box-office mondial, les critiques au sujet de **Transformers 2 : Revenge of the Fallen** avaient



été tellement mauvaises que même les cinéastes et acteurs impliqués dans le projet s'étaient sentis obligés de reconnaître leurs erreurs durant la campagne de publicité du troisième film. De plus, il y avait l'aspect 3D : les séquences d'action déjà presque incompréhensibles des deux premiers films allaient-elles faire exploser des têtes une fois présentées en 3D ?

Bref, Michael Bay s'était peint une cible en pleine poitrine en acceptant de réaliser ce troisième volet. Malgré le potentiel commercial du projet, on avait l'impression que l'auditoire se présenterait à reculons cette fois-ci. D'où une certaine surprise ravie de constater que, peu important ses nombreuses lacunes, **Transformers 3** est meilleur que son prédécesseur, voire même que le premier film de la série !

Mais ne nous embarrassons pas d'éloges pour autant. **Dark of the Moon** demeure prisonnier de plusieurs décisions contestables prises dès le début de la trilogie. Les robots sont trop visuellement complexes pour être sympathiques, les scénaristes continuent de recourir à de l'humour douteux, des raccourcis impardonnables et des improvisations. Le personnage de Shia LaBeouf est toujours aussi déplaisant, le personnage de John Malkovich est inutile (n'importe quel scénariste compétent l'aurait combiné avec celui de Patrick Dempsey), les pitreries de Ken Jeong et des parents du protagoniste continuent d'exaspérer. La réalisation de Bay est trop frénétique pour laisser au spectateur le temps de pleinement apprécier ce qui se passe, et l'absurdité fondamentale de voir à l'écran des robots qui se transforment en autre chose continue de forcer la crédulité si on a plus de huit ans.

Mais ces défauts sont ici moins stridents que dans les volets précédents, et sont compensés par des qualités nouvelles. Conséquence heureuse du tournage en 3D, Bay a compris qu'il fallait ralentir le rythme du montage pour laisser à l'œil le temps de comprendre les scènes. Sans devenir un modèle à suivre (la dernière heure n'est qu'une longue séquence d'action continue) Bay évite l'incohérence







cinématographique et se permet quelques longs plans qui calmeront ses détracteurs, même en 2D. On remarquera, par exemple, un plan ininterrompu pendant une séquence de poursuite endiablée dans lequel un robot se transforme en véhicule autour d'un Shia LaBeouf hurlant. Du pur plaisir de cinéphile pour une fois non interrompu par une tornade d'angles différents.

On remarquera également un scénario nettement plus ambitieux, qui contextualise les conséquences d'un affrontement entre robots gigantesques d'une manière qui trouve des résonances chez le public américain. Le centre-ville de Chicago est mis à feu et à sang au début du troisième acte, et l'imagerie qu'utilise Bay pour montrer l'ampleur de la destruction emprunte à l'iconographie du 11 septembre 2001. En voix off, les milliers de morts s'accumulent, donnant au film un poids dramatique plus sérieux que la finale pyramidale égyptienne du deuxième volet.

Il y a aussi du matériel à apprécier dans la mise en situation. Avant même le générique du début, on se fait servir une somptueuse histoire secrète du programme spatial américain où la course à la lune n'était qu'écran de fumée pour récupérer une technologie extra-terrestre. Un peu plus tard, on apprend l'existence d'un groupe connaissant ces informations depuis longtemps, et œuvrant en coulisse pour assurer leur survie. Dommage que ces révélations n'aient pas été préparées par les épisodes précédents : mais pour ce faire, les scénaristes auraient dû faire preuve de planification, de retenue, voire même de cohérence – ce qui n'est pas leur fort.

D'une durée d'environ deux heures trente, **Transformers 3** est trop long de trente/quarante minutes... tout comme ses prédécesseurs. Mais les amateurs de SF trouveront un peu de substance dans les détails de la mise en scène, et les amateurs d'action seront comblés (littéralement – il est possible qu'ils ressortent du film incapables d'en regarder une minute de plus) par le dernier acte apocalyptique. Plus appréciable comme spectacle visuel que comme œuvre narrative, **Dark of the Moon** a l'avantage de livrer ce qu'il promet... et de le faire mieux que ce que l'on aurait pu craindre.

### Harry Potter and the Deathly Hallows

Et voilà: après dix ans, huit films et des milliards de dollars de recettes, la série *Harry Potter* est maintenant complète. Ceux qui avaient hésité à commenter la première moitié de **Harry Potter and the Deathly Hallows** [**Harry Potter et les reliques de la mort**] peuvent maintenant livrer un jugement d'ensemble sur toute l'œuvre.

*Sci-néma* restera bref. Après tout, que faire d'autre sinon reconnaître le succès de l'entreprise? En 2001, lors de la sortie du tout premier film, personne n'aurait pu prédire l'engouement populaire qui s'ensuivrait, personne n'aurait pu espérer le maintien d'un tel niveau de qualité d'un film à l'autre, qui reposait après tout sur les épaules de très jeunes acteurs qui ont affermi leur talent devant nos yeux. Nombreuses ont été, depuis lors, les tentatives de recréer le succès Potter. On se souviendra (peut-être) de l'échec des projets tels **His Dark Materials**, **Spiderwick**, **Eragon** et **Percy Jackson**. Rien n'est arrivé à la cheville d'*Harry Potter*.





Warner Brothers ayant décidé de traiter la série comme un joyau de la couronne, chaque film a été appuyé par des moyens suffisants pour réaliser la vision de Rowling. Cinématographie et effets spéciaux ont toujours été à la fine pointe de la technologie. Les scénarios ont finement adapté les moments essentiels des très longs livres. La liste de ceux qui ont habité les personnages de la série se lit comme un annuaire des grands acteurs anglais. L'évolution de la série vers des thèmes sans cesse plus adultes a été fidèlement respectée à l'écran, et comparer les premiers moments de la série avec les derniers (comme le fait une séquence plus surréaliste du dernier film) suscite un vertige rarement rencontré au cinéma.

Devant l'ampleur de la réussite de la série, le critique reste un peu bouche bée lorsque vient le moment de contempler le dernier volet. **Deathly Hallows Part 2** est ce que les studios appellent un film à l'épreuve des critiques, avec audiences identifiées des années d'avance. Tout au plus faut-il se contenter de dire qu'après un **Deathly Hallows Part 1** un peu longuet, ce dernier volet n'est qu'un long troisième acte. Révélation et conclusions se succèdent rapidement, l'assaut apocalyptique de Hogwarts accordant une pleine latitude aux cinéastes pour multiplier les moments forts et boucler chaque sous-intrigue de la série. Si la caméra passe parfois un peu rapidement sur le sort des nombreux personnages secondaires (un défaut partagé avec le livre), le film se termine de manière définitive, satisfaisant pleinement les fidèles de la série ayant passé au moins *dix-neuf heures* de leurs vies à tout regarder.

Peut-être qu'un jour, dans un futur éloigné où les descendants d'Hollywood seront pris d'une fièvre de *remakes*, osera-t-on toucher à

nouveau à la série *Harry Potter*. Entre-temps, elle se dresse comme un monolithe de la fantasy cinématographique : imposante, épique, réussie et presque impossible à critiquer. Il serait tentant d'en recommander le visionnement à tous les sceptiques, mais ne nous leurrions pas : pratiquement tous les lecteurs de *Sci-néma* l'auront déjà vu.

### Cowboys & Aliens

On accordera à **Cowboys & Aliens** [**Cowboys et aliens**] un bon point pour l'honnêteté de son titre. Rarement depuis **Snakes on a Plane** a-t-on vu un titre refléter aussi fidèlement le propos d'un film. Il y a des cowboys. Il y a des extraterrestres. Il y a des cowboys *et* des extraterrestres. Si, à partir de cette information, le spectateur n'est pas en mesure de décider s'il s'agit d'un film qui risque de lui faire plaisir, la faute n'est pas du côté du département du marketing. (À strictement parler, il s'agit du titre de la bande dessinée qui a inspiré le film. Maintenant que vous savez ceci, rayez de votre mémoire l'existence de la BD : mal racontée, terriblement dessinée et presque totalement différente du film, elle ne mérite ni votre argent, ni votre attention.)

Ceci dit, pour les lecteurs de **Solaris**, il y a lieu de s'interroger sur ce mélange des genres. S'agit-il d'un western aux relents de science-fiction, ou bien un authentique film de SF prenant place au *far-west*? Le cinéphile à la mémoire longue se rappellera l'échec retentissant de l'hybride SF/western **Wild Wild West** et risque de se demander si **Cowboys & Aliens** fait mieux.





La réponse dépendra sans-doute de l'intérêt du spectateur pour le western. Car au poids, les éléments SF du film, eux, sont nettement moins réussis. Lorsqu'est révélé le pourquoi de la présence extra-terrestre, l'amateur de SF futé aura raison de souligner qu'il n'est pas logique d'aller chercher sous la surface terrestre des éléments disponibles plus facilement dans la ceinture d'astéroïdes. Les extra-terrestres eux-mêmes ont des vulnérabilités physiologiques peu crédibles qui font glisser le genre de cette entreprise du côté de la *fantasy* plus que de celui de la science-fiction.

Mais bon, tous les cinéphiles ne sont pas des empêcheurs de tourner en rond, et certains ont même appris à tolérer des incohérences énormes quand le reste du film le justifie. Comme divertissement, **Cowboys & Aliens** s'en tire tout de même assez bien. Avec Daniel Craig et Harrison Ford en tête d'affiche, le film aura de quoi plaire à ceux qui cherchent une double dose de masculinité. Olivia Wilde parvient à nimer d'une aura de mystère un personnage qui aurait pu être moins mémorable. L'atmosphère de l'ouest américain est présentée avec des moyens convenables, et ceux qui espéraient voir des chevaux, des Amérindiens et des diligences ne seront pas déçus. Entre les mains du réalisateur Jon Favreau, le film se développe de façon assez habile, du moins jusqu'à la conclusion qui tombe un peu trop dans la facilité. Plus le western cède la place à la science-fiction, plus les poncifs de ce genre agacent. Disons que le coup de l'explosif qui détruit le centre de commande, et ainsi élimine complètement la menace... c'est du déjà-vu.

Bref, **Cowboys & Aliens** livre la marchandise sans en rajouter, et s'inscrit dans la catégorie des films pour lesquels les attentes des spectateurs détermineront le verdict final. Ceux qui sont sympathiques aux objectifs du film ignoreront les faiblesses pour aimer le reste. Ceux qui n'ont aucune affection particulière pour les cowboys ou les extraterrestres ne trouveront ici aucun élément pour les faire changer d'avis. La vérité dans le titre, plus que jamais...

### Rise of the Planet of the Apes

La bande-annonce n'annonçait rien de très prometteur. Ressusciter la série de la planète des singes dix ans après le semi-échec critique et populaire du remake de Tim Burton pouvait apparaître comme une décision étrange, voire imprudente. Manipulations génétiques, questionnement sur la différence entre l'humain et l'animal, révolution simienne... tout ceci semblait bien familier et faisait craindre un autre « *prequel* » inutile.

Mais ce serait aborder **Rise of the Planet of the Apes** [**La Montée de la planète des singes**] sous un mauvais angle. Il est plus approprié, et plus intéressant, de considérer le film comme une œuvre autonome, en essayant d'oublier le roman de Pierre Boulle, la série de film des années soixante, la série télévisée des années soixante-dix, les bandes dessinées ou bien le film de Burton.

Tout découle de la décision d'un scientifique (joué par James Franco, l'air moins hébété que d'habitude) d'amener chez lui un jeune chimpanzé exposé à une drogue décuplant l'intelligence. Alors que vieillit l'animal, celui-ci se développe intellectuellement et en





vient à questionner l'autorité humaine. Résumé ainsi, cela paraît bien convenu. Mais tout l'intérêt de **Rise of the Planet of the Apes** est dans les détails et la façon dont l'intrigue se développe, créant un attachement aux personnages et laissant le temps aux développements dramatiques d'avoir des conséquences. Le jeu des acteurs est extrêmement important... et jamais plus que pour un personnage entièrement généré par imagerie informatique.

Car une des forces de ce film est l'incroyable collaboration entre l'acteur Andy Serkis (mieux connu pour son interprétation du tout aussi numérique Gollum) et les artisans de la compagnie d'effets spéciaux Weta. En effet, les primates du film sont presque entièrement numériques, et peu de spectateurs s'en apercevront étant donné la qualité de la reproduction. L'évolution des effets spéciaux au cinéma n'est plus aussi spectaculaire qu'elle l'a été durant les années quatre-vingt-dix, mais les progrès n'ont pas ralenti pour autant. Ils sont tout simplement moins évidents. Dans **Rise of the Planet of the Apes**, plusieurs scènes émotionnellement chargées ont lieu entre des personnages virtuels sans que l'on n'y remarque rien d'anormal, ce qui s'approche très près de l'idéal des effets spéciaux impossibles à déceler.

Pour le reste, **Rise of the Planet of the Apes** est un film exécuté de manière classique, préférant une succession de développements dramatiques plutôt qu'une série de séquences spectaculaires déconnectées de la réalité. Le résultat est un peu plus lent, un peu plus subtil que ce dont on pourrait s'attendre d'un *blockbuster* estival, mais certainement pas déplaisant à voir. Même les sceptiques seront convaincus.

## Apollo 18

Le concept qui sous-tend **Apollo 18** [vf] est d'une audace quelque peu casse-cou qui en fait un film intéressant à discuter, peu importe l'impression décevante qu'il finit par laisser. Qui aurait osé imaginer un pseudo-documentaire SF/horreur racontant la « véritable histoire » de la mission secrète Apollo 18 ? Une sorte de « **Blair Witch Project** sur la Lune ». Il fallait non seulement y penser, mais trouver des gens pour le financer.

À moins que ça ne soit quelque chose dans l'air du temps ? Après tout, le méga-succès estival **Transformers 3: Dark of the Moon** propose une sous-intrigue dans laquelle l'effort lunaire camouflait une course vers des reliques extraterrestres. Qui plus est, un peu de recherche Internet dévoile l'existence d'un projet étrangement similaire, « Dark Moon », proposant un autre pseudo-documentaire SF/horreur au sujet de missions lunaires secrètes.

Mais bon ; pour l'instant, **Transformers 3** est d'une tout autre classe, alors que « Dark Moon » n'est même pas en cours de tournage et ne le sera peut-être jamais. **Apollo 18**, en revanche, existe et sera très bientôt disponible à la maison. L'intrigue se résume en quelques mots : envoyés sur la lune en 1974 par le département de la défense américaine, des astronautes découvrent que leur site d'alunissage est populaire. Un autre vaisseau russe se trouve tout près, assorti d'un cadavre mutilé. C'est à ce moment que les menaces hors-de-ce-monde commencent à surgir de partout...

Les puristes de l'exploration spatiale seront en droit de rouler des yeux devant cette nouvelle version des théories du complot au sujet des missions Apollo – qui rappelle les suppositions absurdes de ceux qui clament que l'alunissage a été créé de toutes pièces à Hollywood. À cet égard, les premiers et derniers instants du film brouillent intentionnellement la barrière entre réalité et fiction en évoquant des secrets d'état et inquiétudes diverses. Du matériel d'archive familial est combiné à des recreations en studio à la manière de caméras subjectives. Le montage comporte de nombreuses touches de post-production supposées simuler (plutôt maladroitement) la pellicule altérée par le temps.

Disons qu'il faut un bon effort d'indulgence pour croire en ce film, ce qui est dommage car il y a quelque chose de séduisant dans ce mariage entre le très rationnel programme spatial et la surnaturelle terreur de contempler des astronautes *vraiment* loin de tout secours, tout cela sous la forme d'un « film trouvé ». Un défi qui tient de la corde raide. Hélas, le funambule tombe, et il tombe souvent. Après une première demi-heure interminable (qui contribue à allonger l'expérience subjective d'un film qui ne fait même pas 90 minutes), **Apollo 18** hésite trop longtemps à dévoiler ses quelques surprises,



et ne sait pas trop quoi faire avec les cartes présentées. Les amateurs de films d'horreur savent déjà comment le tout se terminera, et le film avance péniblement vers cette conclusion inévitable. La grande menace est plus ridicule que saisissante, et les quelques derniers moments, bien qu'enjoués, créent plus de questions que de réponses sur la provenance des images de ce pseudo-documentaire.

Au final, c'est la forme d'**Apollo 18** qui mine son fond. L'idée d'en faire un pseudo-documentaire s'avère ici un obstacle à l'appréciation du film. Plutôt que de se laisser convaincre par le réalisme direct des images et le désespoir des personnages (comme dans **Cloverfield**, dont la comparaison se révèle riche en instructions), la forme attire tellement l'attention sur elle-même qu'elle finit par obliger les spectateurs à questionner les choix du réalisateur. Les ajouts de postproduction deviennent des irritants. On se demande si le même film réalisé traditionnellement « à la Hollywood » n'aurait pas été plus convaincant, le spectateur acceptant la réalité partagée de la caméra objective. En fait, peut-être aurait-il été plus intéressant de sertir les images « documentaires » au sein d'un film de complot plus traditionnel.

Car dans sa forme actuelle, **Apollo 18** se révèle plus proche du film expérimental que du divertissement conventionnel. Les critiques n'ont pas été très tendres, il faut le dire, et les spectateurs semblent avoir ignoré son bref séjour en salles. Film ennuyant, ridicule, fade et laid, peut-on lire à gauche et à droite... Notez bien l'occasion, car elle ne se reproduira pas souvent : sur un sujet analogue, Michael Bay a fait mieux avec **Transformers 3**.